

FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pourquoi & Comment
présenter l'Ancien Testament
à la Jeunesse de nos Eglises

ÉTUDE DE THÉOLOGIE PRATIQUE

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS
POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

Et soutenue publiquement

LE MARDI 4 JUIN 1912, A 4 HEURES

PAR

FRANTZ ROTH

ORTHEZ

IMPRIMERIE NOUVELLE MOULIA & GRANDPERRIN, RUE DE L'HORLOGE

1912



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41549928_0088

Pourquoi & Comment présenter l'Ancien Testament

à la

Jeunesse de nos Eglises

FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pourquoi & Comment
présenter l'Ancien Testament
à la Jeunesse de nos Eglises

ÉTUDE DE THÉOLOGIE PRATIQUE



THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS
POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

Et soutenue publiquement

LE MARDI 4 JUIN 1912, A 4 HEURES

PAR

FRANTZ ROTH

ORTHEZ

IMPRIMERIE NOUVELLE MOULIA & GRANDPERRIN, RUE DE L'HORLOGE

1912

FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE
DE PARIS

Examineurs :

M. Wilfred MONOD, Président de la soutenance

MM. Wilfred MONOD.

Henri MONNIER.

Edouard VAUCHER.

} Examineurs.

*La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver
les opinions particulières du candidat.*

INTRODUCTION

Au moment où il commençait son ministère dans le Diois, Tommy Fallot écrivait : « Nos Eglises protestantes sont en train de perdre l'usage efficace de la Bible. Les Eglises de la Bible ne sauront bientôt plus que faire de la Bible, à moins que, ne se réveillant, elles ne se décident à s'emparer des ressources merveilleuses que le Livre met à leur disposition. » (1). Je rapproche de cette déclaration quelques paroles de M. Kœnig faisant entendre le même son de cloche : « J'en ai été souvent effrayé. La Bible n'est plus pour nos fidèles ce qu'elle devrait être. On ne lit plus la Bible. La Bible n'est plus le livre de chevet. Nos fidèles se désintéressent des angoissantes questions qui se sont posées depuis cinquante ans devant la conscience des pasteurs. (2) Et si nous, pasteurs, nous souffrons de voir nos troupeaux se disperser, si nous constatons tant de défaillances, tant de trahisons,.... si notre Protestantisme est si faible, si divisé, c'est que la Bible n'est plus la grande lumière qui éclairait les ancêtres dans leurs luttes héroïques et fécondes contre Rome. » (3).

Ces paroles, vieilles de plusieurs années, n'ont rien perdu de leur actualité : en effet, le mal que signalaient Fallot et Kœnig n'a pas encore disparu. Maintes constatations personnelles sont venues confirmer les dires de nos prédécesseurs. La Bible n'est pas lue. On ne va pas sans doute

(1) T. Fallot. *Comment lire la Bible*, p. 7.

(2) Kœnig. *De la Sincérité*, p. 7.

(3) id. id. p. 9.

jusqu'à la mépriser parce qu'il lui reste encore quelque chose de cette auréole de sainteté dont l'avaient entourée les générations passées. Mais le respect qu'on lui témoigne est presque synonyme d'oubli : peu nombreux ceux qui découvrent en elle le Livre nécessaire et l'aiment profondément, par reconnaissance. Or le péril est grave, il ne faut pas se le dissimuler. Comme le fait remarquer M. Kœnig : « Rien ne peut remplacer la Bible pour un protestant. Le protestant n'est vraiment affranchi de l'autorité extérieure que s'il puise à la source même de la liberté les forces morales et spirituelles qui sont la raison d'être de son état. » (1)

Des deux Testaments que contient la Bible, le moins connu et par suite le moins goûté, c'est à coup sûr l'Ancien. Chose fort regrettable. Peut-être bien qu'à s'en nourrir régulièrement et d'une manière intelligente, la piété de nos fidèles se fortifierait plus qu'elle ne fait. Je sais bien que ce livre est loin de présenter à toutes ses pages des notions qui cadrent parfaitement avec les exigences de la conscience et de la foi chrétienne, que, par suite, il importe de ne pas y puiser au hasard mais avec discernement. Toutefois, de ce que le contenu entier de l'Ancien Testament ne mérite pas de retenir également notre attention, faut-il conclure que sa lecture n'est d'aucun secours pour quiconque désire progresser dans la vie spirituelle ? Loin de là.

Dans l'Ancien Testament, la lumière brille par endroits d'une manière éclatante. Je ne prendrai qu'un seul exemple. Voici le grand mouvement du prophétisme. Que nous apprend-il dont la valeur soit éternelle ? L'existence d'un Dieu Saint, Juste et comme tel, ayant le mal en horreur, mais plein de miséricorde à l'égard de l'homme coupable qui regrette ses fautes, en implore le pardon. Les prophètes nous le montrent encore désireux de traiter avec son peuple, une alliance durable, travaillant perpétuellement pour le délivrer de toute servitude. — En retour, quelle sera l'attitude du peuple, quelle doit être sa conduite à l'égard de Jéhovah ? Nous le saurons en cherchant quels sont, d'après la prédication prophétique, les fondements de la vraie piété. Elle consiste à craindre l'Eternel, à lui donner son cœur, à vivre par la foi en comptant sur les promesses divines, dans la fidélité et dans l'amour, en veillant à ce que jamais la vie ne contredise les principes auxquels on doit se tenir.

(1) Kœnig. *De la Sincérité*, p. 8.

Et l'on voit immédiatement, sans qu'il soit besoin d'insister davantage, tout ce que Jésus doit à l'Ancien Testament, combien il s'en est nourri et qu'il disait vrai quand il déclarait être venu non pas pour abolir les prophètes, mais pour les accomplir. Ceci d'ailleurs sans vouloir diminuer en rien l'autorité de sa personne et de son enseignement. Je le regarderai toujours comme le seul être qui ait doté l'humanité d'une révélation nécessaire, parfaite, définitive et partant susceptible de fournir à notre âme un aliment impérissable. Mais l'Evangile est justement un terme de comparaison fort précieux. Quand je lui découvre une si grande parenté avec la prédication prophétique, immédiatement la valeur de cette dernière n'en ressort que davantage à mes yeux. Je reconnais qu'à la méditer l'homme apprend ce qu'il lui faut savoir sur lui-même et sur Dieu : je me crois autorisé à considérer l'Ancien Testament comme indispensable aux progrès de la piété, puisque dans ce qu'il a de meilleur, il nous donne la notion du vrai Dieu, de la vraie religion. Dès lors, comment ne pas déplorer que, le laissant de côté, les fidèles de nos Eglises se privent d'un excellent moyen de culture personnelle. Le pasteur ne peut prendre son parti d'une situation que ses expériences personnelles auront tôt fait de lui dépeindre dans tout son tragique, mais doit considérer comme une tâche urgente de faire aimer à nouveau l'Ancien Testament. Rien ne l'y préparera aussi bien que d'examiner les différentes raisons de l'abandon de ce livre par les masses.

Les causes du mal sont multiples, les unes plus importantes que les autres. Doivent entrer en ligne de compte :

1^o Le peu d'attrait qu'à l'heure actuelle les choses sérieuses exercent sur l'âme humaine. Un cœur mauvais ne peut qu'éprouver de la répulsion pour un livre dont toutes les pages condamnent la vie coupable. « La Bible, dit Adolphe Monod, est dangereuse véritablement, mais pour qui ? Elle est dangereuse pour l'incrédulité qu'elle confond, dangereuse pour le péché qu'elle maudit, dangereuse pour le monde qu'elle condamne, dangereuse pour Satan qu'elle détrône, dangereuse pour les fausses religions qu'elle démasque » (1) ;

2^o Le discrédit jeté sans relâche par l'incrédulité contemporaine sur tout ce qui touche à la religion ; l'existence

(1) Adolphe Monod. *Lucile ou la lecture de la Bible*. p. 311.

particulière que nous menons, fiévreuse, surexcitée, ne laissant pas un seul instant de libre pour la méditation. L'heure n'est plus au recueillement, mais à l'action intense, et l'on travaille en effet pour devenir quelque chose, se créer une situation, beaucoup plus qu'on ne se soucie d'être quelqu'un, de grandir moralement en mettant de l'idéal dans sa vie.

Cependant, les raisons généralement invoquées par les personnes qui cherchent à s'excuser de ne plus lire l'Ancien Testament, sont d'un ordre tout différent. Ce livre, dit-on, n'a pas les qualités essentielles que doit posséder tout ce qui veut être prisé. Il est dépourvu de clarté, de simplicité, incompréhensible dans beaucoup de ses parties : il fourmille d'obscurités, de répétitions fatigantes, de faits impossibles à admettre. C'est tout juste si l'on sait de quoi il parle. Sa lecture, pour être instructive, édifiante, réclame trop de temps et de réflexion, suppose tout un bagage de connaissances historiques. Bref l'Ancien Testament est un livre fermé pour le commun des mortels. Du moment qu'il ne nous dit absolument rien, ne vous étonnez pas qu'à le lire nous ne trouvions ni profit, ni plaisir, et que par suite nous nous lassions de feuilleter ses pages. « La Bible peut être le livre de Dieu, disait un ouvrier à M. Kœnig, je n'en disconviens pas : en tous cas, je n'y comprends rien. » (1)

Premier grief. Passons au second. Nous n'aimons pas entreprendre l'étude de l'Ancien Testament, dit-on, car en bien des endroits ce qu'il raconte et ce qu'il enseigne est de nature à choquer notre foi. Ce qui vous explique encore qu'il ne soit plus pour nous, comme il l'était pour nos pères, un livre de chevet. Et, d'ailleurs, votre propre conscience n'a-t-elle jamais protesté contre des actes de cruauté qui nous y sont présentés comme ordonnés par des hommes de Dieu ? Ne faites-vous aucune réserve sur la valeur de certaines pages scabreuses ? Pouvez-vous sincèrement ajouter foi à tout le contenu de ce livre ? Reconnaissez-le avec nous : le Dieu de l'Ancien Testament n'est pas celui de l'Evangile : il répugne à la conscience chrétienne.

En deux mots voici l'accusation. Quand l'Ancien Testament n'est pas incompréhensible, et, par conséquent,

(1) Kœnig : *De la Sincérité*, p. 54.

ennuyeux à lire, à étudier, il est immoral, donc dangereux pour la foi.

Mais ce n'est pas tout. La critique biblique n'a pas travaillé sans impressionner fâcheusement les esprits. Dans les débuts, on l'estima grandement audacieuse de vouloir scruter à l'aide des méthodes scientifiques un livre dont l'infailibilité, la valeur étaient incontestées, aux déclarations duquel chacun se faisait un devoir de croire. D'où le fait suivant : après que ses premiers travaux eurent été portés à la connaissance du public religieux, celui-ci ne fut frappé que des résultats négatifs. De nos jours encore, malheureusement, les Eglises n'entendent parler que des soi-disant ravages de la critique : en apprenant que la science de l'Ancien Testament réduit à néant bon nombre d'opinions reçues depuis des années et qui paraissaient inattaquables, le paroissien se demande avec inquiétude ce qu'il peut bien rester de la valeur et de l'autorité d'un livre tellement suspecté, et il se résigne à ne plus l'utiliser pour nourrir sa foi, de peur de se tromper en tenant pour vrai ce qui est faux, ou inversement.

Concluons. Je suppose un jeune pasteur sur le point d'entrer dans le ministère. Comment remédiera-t-il à un état de choses qu'il ne peut que déplorer ? Ses expériences de faculté sont bien faites pour l'inspirer ; avant d'entreprendre ses études de théologie, il lui arrivait de ne pas puiser dans l'Ancien Testament, vu les obscurités de ce livre et les pierres d'achoppement qu'il y rencontrait ; maintenant il ne peut plus s'en passer. C'est qu'au dedans de lui s'est opéré un revirement profond dû à l'enseignement de ses maîtres. Le jeune pasteur a donc pour devoir d'affirmer l'existence d'une critique biblique éprise de vérité, encore plus soucieuse de construire que d'accumuler des ruines, dont les résultats sont de nature, sans nul doute, à modifier du tout au tout la conception traditionnelle de l'Ancien Testament, mais pour la remplacer par une nouvelle, combien plus séduisante et plus vraie. Qu'avec tact, cela va de soi, et sans rien brusquer, il mette ses connaissances à la portée de ses paroissiens, et ceux-ci auront tôt fait de partager sa joie, parce qu'ils verront se dissiper leur ignorance et s'évanouir des difficultés qu'ils jugeaient insurmontables.

Il ne suffit pas cependant de poursuivre cette tâche si captivante auprès des grandes personnes. Il faut encore l'entre-

prendre avec les enfants. Guérir le mal est nécessaire : prévenir l'indifférence ou les crises de la foi est tout aussi important. J'emprunte à une enquête de M. Tarrou, parue dans la *Revue du Christianisme Social*, quelques citations qui viennent à l'appui de ma thèse. Voici l'opinion d'un pasteur dont le nom n'est pas donné : « Je suis pleinement persuadé du devoir d'initier la jeunesse aux résultats acquis de la critique évangélique, car on sent de plus en plus qu'il y a un désaccord entre la théologie des pasteurs et celle des troupes. Le seul moyen pratique et efficace pour le faire disparaître, c'est d'agir sur la jeunesse et de préparer une génération nouvelle qui, ayant les mêmes prémisses, les mêmes conceptions scripturaires que nous, sera mieux à même de comprendre les travaux de la pensée protestante » (1). M. le professeur Martin exprime le même avis : « Malgré les difficultés, il faut se préoccuper de la question, parce qu'il y a un grand danger à imposer aux jeunes gens des notions qui ne sont pas rigoureusement exactes et qui offrent un mélange complexe » (2). « C'est par les enfants, dit M. Chastand, que nous pouvons et devons refaire l'éducation religieuse de notre peuple protestant » (3).

Mais je retiens, entre toutes, la déclaration de M. Hollard.

Après avoir indiqué le danger que tout éducateur religieux fait courir à la foi en la révélation, s'il ne tient pas compte dans son enseignement des aperçus nouveaux de la critique biblique, M. Hollard ajoute : « Je dis que si nos jeunes gens ne sont pas initiés à ces résultats *par nous*, ils le seront *contre nous*. Alors nous verrons avec douleur des jeunes gens, que nous avons connus sérieux, religieux; s'éloigner de nous, perdre la foi, ce qui, quoi qu'on en dise, arrive souvent chez les meilleurs. Mieux vaut donc que ce soit par l'enseignement reçu au nom de l'Eglise, que les enfants de l'Eglise soient mis au fait, que s'ils apprennent ces choses par d'autres, étrangers, pour ne pas dire hostiles, à la foi. De cette manière, ils auront été prévenus, prémunis, ils pourront répondre et garder la foi, et s'ils chancellent et s'ils tombent, ils ne pourront pas nous accuser, nous, leurs pasteurs, d'avoir été des lâches ou des menteurs » (4). Juste-

(1) *Revue du Christianisme Social*, 15 mars 1896, p. 102.

(2) » » p. 106.

(3) » » p. 106.

(4) » » p. 103.

ment, il nous a été donné de voir dans un livre récent (1), qui fit pas mal de bruit, ce dont sont capables les adversaires de la religion et comment se justifie l'opinion ci-devant exprimée.

Ces divers avertissements méritent qu'on les retienne.

Je voudrais au cours de cette étude aborder le problème de l'enseignement religieux en ce qui concerne l'Ancien Testament, passer en revue quelques-uns des résultats de la critique biblique, voir pourquoi il y a lieu de les adopter et comment nous devons en tenir compte.

(1) *L'Ecole du Dimanche*. Roman de M. Dumur. Paris, *Mercur de France*, 10, rue de Condé, 1911.

CHAPITRE I

Quelques Résultats de la Critique Biblique

Je ne puis passer complètement sous silence le gros problème des origines du Pentateuque, puisque, par la nouvelle solution que lui ont donnée les savants, s'explique la rénovation de la théologie biblique. Tout en indiquant l'essentiel des résultats, je m'efforcerai de marquer les différents aspects de la question au fur et à mesure que les recherches se poursuivaient.

I. — Les origines du Pentateuque

a) Les critiques en se livrant à un sérieux travail d'analyse littéraire, ont commencé par découvrir, réunis et combinés dans cet ouvrage, des matériaux divers, forcément empruntés à des sources multiples.

b) Leur souci a été dès lors de reconstituer ces sources, d'en déterminer la nature et le nombre : ils ont reconnu que quatre documents avaient été utilisés pour la rédaction du Pentateuque et les ont désignés comme suit :

1° Le premier Elohist (Grundschrift) ou Code sacerdotal : (législatif) ;

2° Le Jéhoviste, J. (narratif) ;

3° Le second Elohist, E. (narratif) ;

4° Le Deutéronome, D. (législatif).

c) Les critiques se sont ensuite préoccupés de fixer l'âge et la provenance de ces documents. Voici ce qu'ils disent à ce sujet :

1° Le Jéhoviste fut rédigé dans le Royaume de Juda aux environs de l'année 850 avant J.-C ;

2° Le second Elohistes date de 750 ; son rédacteur vivait non plus en Juda, mais dans le Royaume d'Israël ;

3° Le Deutéronome, d'origine prophétique, fût promulgué en 621 à Jérusalem, lors de la Réforme du roi Josias ;

4° Quant à l'Elohistes ou Code sacerdotal, il constituait la thora nouvelle que le scribe Esdras lut en 444 au peuple assemblé à Jérusalem.

On voit immédiatement le changement survenu dans le point de vue des critiques. Loin d'être la source la plus ancienne, ainsi qu'on le croyait communément, l'Elohistes ou Code sacerdotal (P) serait la plus récente.

Il ne suffisait pas à la critique de connaître les divers documents qui étaient entrés dans la composition du Pentateuque ; elle voulait encore savoir de quelle manière ce livre avait été rédigé. D'après ses recherches, il n'est pas l'œuvre d'un rédacteur unique, mais le résultat de trois combinaisons successives :

1° J et E. auraient été fondus ensemble vers le milieu du VII^e siècle.

2° à J E., on aurait ajouté D un siècle plus tard environ ;

3° Enfin, au temps de la Restauration qui suivit l'Exil, un dernier rédacteur se donna pour tâche d'amalgamer le Code sacerdotal avec l'ouvrage historico-législatif déjà existant J E D.

II. — Pourquoi la nouvelle Ecole critique a-t-elle nié la Priorité du Code sacerdotal ?

Trois remarques suffiront, je pense, à le faire comprendre :

1° Les pratiques cultuelles de l'ancien Israël concordent bien avec les prescriptions des documents primitifs, le Jéhoviste et l'Elohistes, mais contredisent le contenu du Code sacerdotal. Elles ne s'expliquent pas si nous devons encore considérer le Code sacerdotal comme la loi originelle du peuple hébreu ;

2° L'étude de la littérature prophétique montre nettement que les envoyés de Jéhovah, particulièrement ceux du VIII^e et du VII^e siècle, se sont toujours élevés avec force contre le culte officiel et l'ont condamné. On hésite à croire que leur

attitude aurait été de même nature, si, de leur temps, avait existé une loi datant de Moïse, donnée par lui à Israël, et affirmant la nécessité du culte tel qu'il se célébrait ;

3° Le Deutéronome prescrit la concentration du culte avec ses sacrifices à Jérusalem, en vue de lutter contre l'idolâtrie. Le Code sacerdotal suppose cette centralisation établie depuis longtemps. — De plus, le Deutéronome ne connaît pas encore la distinction entre prêtres et lévites. « Pour celui-ci, tous les fils de Lévi ont encore, en théorie, les mêmes droits. Tous sont prêtres à la condition de n'en remplir l'office qu'au sanctuaire central. La « dégradation » des lévites n'appartenant pas à la famille de Çadoq, c'est-à-dire au clergé du temple, leur destination au rôle subalterne de simples desservants, apparaît historiquement pour la première fois comme voulue et expressément ordonnée de Dieu — et cela pour les punir de la part qu'ils avaient prise au culte des hauts lieux proscrit par le Deutéronome — dans le célèbre programme de la théocratie restaurée, qui sert de couronnement au livre prophétique d'Ezéchiel, l'un des prêtres de Jérusalem déportés avec Ioiakin, en 597 » (1).

III. — Conséquences de la nouvelle solution apportée au problème des origines du Pentateuque

Les juifs de la grande synagogue — auxquels nous devons de la reconnaissance pour la conservation des écrits bibliques — vénéraient par dessus tout la loi dans l'Ancien Testament. Ils voyaient en elle la norme de leur foi en même temps que la base, l'explication de leur propre histoire.

Jusqu'aux récentes découvertes, l'Eglise chrétienne adoptait ce point de vue. Elle invoquait l'autorité de la loi, puis celle des prophètes, mais attachait plus de prix à la première qu'à la seconde.

La critique biblique a démontré que, pour respecter l'ordre normal dans lequel ces deux autorités ont exercé leur influence respective, il est nécessaire de renverser les termes et de placer désormais les prophètes avant la loi.

(1) H. VUILLUMIER. Les résultats des travaux sur l'Ancien Testament. *Revue de Théologie et de Philosophie de Lausanne*. 1893, p. 256.

D'où il ressort que pour connaître les origines, vraiment historiques du peuple d'Israël et de sa religion, l'historien devra faire abstraction du Deutéronome, du Code sacerdotal ou des documents qui en sont nettement inspirés : tout juste serviront-ils de termes de comparaison.

De plus, le rôle du prophétisme nous apparaît sous un jour tout nouveau. Force nous est de souligner son importance considérable :

a) au point de vue religieux : il rend compte du développement de la conscience humaine à une époque donnée ;

b) au point de vue historique : il faudra partir du prophétisme pour se faire une idée aussi exacte que possible de ce que fut Israël en tant que nation, comme aussi pour se renseigner de façon précise sur la manière dont s'est formée et s'est peu à peu développée la loi écrite. (1)

Les savants ont pris ces résultats en considération : je voudrais indiquer maintenant, dans quel sens, grâce à leurs travaux, s'oriente la nouvelle théologie biblique de l'Ancien Testament, et pour cela résumer à grands traits cette double histoire, politique et religieuse, du peuple hébreu, telle que nous permettent de l'envisager les données certaines de la critique.

IV. — La Conception historique de l'Ancien Testament

MOÏSE. — Moïse apparaît comme la première grande personnalité qui ait parlé au cœur des Israélites. Il lutta tout d'abord pour arracher les enfants de son peuple à la servitude, et, quand il y eut réussi, il leur apprit à vénérer le Dieu qui s'était révélé à sa propre conscience comme vivant, miséricordieux et saint. Avec force, Moïse affirma qu'il était dans la volonté de Jehovah de protéger, de guider Israël, mais qu'en retour, et pour se montrer reconnaissant des marques de bonté dont il avait été déjà entouré, Israël devait se considérer comme le peuple de Jehovah, ne servir que lui seul, compter sur sa fidélité, vivre dans la sainteté. C'était, de la part de ce premier

(1) Dans ces trois premiers paragraphes, je n'ai fait que résumer les pages du travail de M. Henri Vuilleumier traitant la même question.

prophète, s'élever du coup à la conception d'un culte monolâtre, fortifier le sentiment de la solidarité nationale tout en cherchant à éveiller la conscience, enfin donner naissance à la notion du particularisme en laissant entendre que les intérêts d'Israël étaient étroitement unis à ceux de Jéhovah et réciproquement.

Josué n'a pas une personnalité aussi accusée que celle de son prédécesseur. Bien qu'en certaines circonstances mémorables (1), il ait eu le courage de proclamer sa foi et tout fait pour fortifier celle de ses frères, il nous faut noter que son influence fut beaucoup plus politique que religieuse. A Josué revient l'honneur d'entrer avec le peuple dans le pays de Canaan, la responsabilité aussi d'en entreprendre la conquête. Ce qui n'alla pas sans difficultés, ni aussi rapidement que tendraient à nous le faire croire les récits bibliques. En réalité, la prise de possession du pays fut une œuvre de longue haleine, et peut-être même eût-elle lieu bien moins les armes à la main, que par voie de pénétration pacifique, d'arrangements à l'amiable, de concessions mutuelles.

L'Etablissement des Israélites en Canaan eût pour première conséquence de faire perdre au peuple le sentiment de son unité nationale. Cela se comprend facilement quand on songe que les douze tribus étaient disséminées çà et là, chacune d'elles uniquement soucieuse de ses propres intérêts, surtout préoccupée de trouver une portion de territoire qui pût la recueillir. Mais le danger fût vite conjuré du jour où Israël décida de confier à un roi la défense de ses droits. Certainement, il eût conscience de constituer une nation puissante et redoutable, quand, par David, fût achevée l'œuvre de conquête entreprise sous Josué.

Ce passage de la vie nomade à la vie sédentaire ne pouvait aussi que provoquer une crise religieuse au sein du peuple hébreu.

« Grande devait être pour l'Israélite devenu agriculteur, la tentation de coordonner à son dieu, au dieu du *peuple*, le dieu du *pays*, celui que ses voisins cananéens adoraient comme étant le dispensateur des fruits de la terre ; la tentation de rapporter sur l'un de ces dieux les attributs de l'autre, de manière à faire de Jawheh, une sorte de Baal ; la tentation

(1) Cf. Josué XXIV.

surtout d'adopter les *formes du culte* dès longtemps usitées dans le pays, et sans lesquelles il semblait qu'il ne fût pas possible de rendre au seigneur du pays un service qui pût lui être agréable. Le péril était d'autant plus grand que le peuple n'était plus groupé, comme autrefois dans les campements du désert ou de la steppe, autour de son sanctuaire principal. Les *lieux de culte* s'étaient multipliés dans les différentes tribus. Bientôt chaque clan, chaque ville voulut avoir le sien, avec ou sans prêtre lévitique. » (1)

Et comme Israël s'abandonnait facilement à l'idolâtrie, Dieu suscita de fortes personnalités pour réchauffer sa foi, Débora, Gédéon, Samuel enfin, l'organe du réveil de Mitspa, qui, plus que tout autre, remit en lumière la volonté divine et précisa la manière dont Jéhovah entendait être servi. Il importait de rappeler ici l'effort tenté par le voyant de Rama, pour fonder la Théocratie, comme aussi de marquer le progrès qu'il fit faire à l'idée de Dieu, quand il proclama au nom même de celui qui l'envoyait : « Obéir vaut mieux que sacrifice ». Nous touchons ici à l'origine de la prédication prophétique.

N'empêche, que sous le règne de Salomon, la recrudescence du paganisme fut extraordinaire ; de même après le schisme et dans le royaume du nord, Jézabel, femme d'Achab, phénicienne d'origine, tenta de détruire le culte de Jéhovah, fit construire un temple païen à Samarie ; fort heureusement un homme eût le courage de s'interposer. M. Hollard montre avec raison la grandeur de la lutte soutenue par le prophète Elie, ainsi que l'importance de son intervention. « Lorsque Elie attribue à la volonté de Jéhovah une sécheresse persistante, et lorsqu'il fait tomber la pluie en son nom, il ôte de la sorte aux Baals leur principale raison d'être, aux yeux des Israélites agriculteurs. Jéhovah, le Dieu de Moïse, le Dieu qui a délivré Israël de la main des Egyptiens et leur a assuré la victoire sur leurs ennemis, s'est révélé, grâce à Elie, comme étant aussi le Dieu de la nature, celui qu'il faut invoquer en tout et pour tout » (2).

Cependant la leçon ne porta pas de fruits : chose digne de remarque, les ennemis vaincus sur le terrain politique l'emportaient au point de vue religieux. Leurs pratiques cultuelles étaient adoptées par les Israélites. « Les anciens

(1) H. Vuilleumier. Article déjà cité, p. 316.

(2) R. Hollard. *L'Ancien Testament en face de la science et de la critique moderne*, p. 93.

sanctuaires païens, les hauts lieux, étaient maintenant, presque tous, des sanctuaires de Jéhovah. Mais le culte qu'on y rendait à Jéhovah ressemblait parfois à s'y méprendre au culte qui y était autrefois offert aux divinités païennes » (1). Il devenait donc nécessaire d'entreprendre, au sein d'Israël, une œuvre de purification : c'est ce que vont faire les prophètes des VIII^e et VII^e siècles.

LES PROPHÈTES. — Je voudrais indiquer les grandes lignes de leur prédication. Elle a porté, me semble-t-il, sur quatre points principaux : les alliances politiques, les mœurs, le culte, l'annonce du châtement imminent.

a) *Les Alliances.* — Du jour où Israël, suivant que les circonstances le commandaient, a cherché de l'appui, soit auprès de l'Assyrie, soit auprès de l'Egypte (les deux grandes puissances qui se disputaient la suprématie en Palestine), de ce jour-là, les prophètes n'ont pas cessé de blâmer son attitude. Tous motivaient leurs reproches de la même façon. Il n'y a que Jéhovah qui puisse délivrer à toujours d'un mauvais pas. Quand la situation est désespérée, courir en Egypte ou en Assyrie, c'est manquer de confiance en l'Eternel.

Quelques passages sont significatifs. « Israël est annéanti. Ils sont maintenant parmi les nations comme un vase qui n'a pas de prix. Car ils sont allés en Assyrie comme un âne sauvage qui se tient à l'écart. Ephraïm a fait des présents pour avoir des amis... Quand même ils font des présents parmi les nations, je vais maintenant les rassembler et bientôt ils souffriront sous le fardeau du roi des princes (2). — Malheur à ceux qui descendent en Egypte pour avoir du secours, qui s'appuient sur des chevaux et se fient à la multitude des chars et à la force des cavaliers, mais qui ne regardent pas vers le Saint d'Israël, et ne recherchent pas l'Eternel..... L'Egyptien est homme et non dieu, ses chevaux sont chair et non esprit. Quand l'Eternel étendra sa main, le protecteur chancellera, le protégé tombera, et tous ensemble ils périront (3). — Le secours de l'Egypte n'est que vanité et néant (4) ».

(1) R. Hollard. Ouvrage déjà cité, p. 93.

(2) Osée VIII / 8-10.

(3) Esaïe XXXI / 1. 3.

(4) » XXX. 7. Cf. XXX / 1-6.

b) Les prophètes ont également condamné *les Mœurs* de leurs contemporains. Pas un qui n'en trace un tableau saisissant, toujours très noir ; pas un qui ne blâme les richesses acquises par des moyens frauduleux, indignes, en pressurant le pauvre, l'orphelin, la veuve ; qui ne reproche encore aux Israélites leur goût coupable pour la luxure. « Malheur à ceux qui prononcent des ordonnances iniques et à ceux qui transcrivent des arrêts injustes, pour refuser justice aux pauvres et ravir leur droit aux malheureux de mon peuple, pour faire des veuves leur proie, et des orphelins leur butin (1). — Ils ne savent pas agir avec droiture, dit l'Eternel, ils entassent dans leurs palais le produit de la violence et de la rapine (2). — Malheur à ceux qui ont de la bravoure pour boire du vin, et de la vaillance pour mêler des liqueurs fortes (3) — A peine ont-ils cessé de boire, qu'ils se livrent à la prostitution ; leurs chefs sont avides d'ignominie (4). »

c) Troisième grief. *Le Culte*. Rien d'étonnant à ce que les prophètes l'aient considéré comme une profanation du nom de Jéhovah. Sous prétexte d'adoration, on se livrait dans les sanctuaires à des pratiques impures et idolâtres. De plus, l'Israélite avait une mentalité essentiellement formaliste. Il attachait aux cérémonies religieuses une valeur intrinsèque, y voyait un moyen de se faire pardonner ses fautes pour retourner ensuite à ses péchés favoris, le cœur plus à l'aise. Il croyait le culte bienfaisant au fidèle et agréable à Dieu indépendamment des sentiments qu'on y apporte, ne pensait pas que se donner comme adorateur de Jahweh engageait à de la tenue, au respect de sa loi. Or, les prophètes n'ont jamais compris qu'on put établir pareille distinction entre le profane et le sacré, et faire deux parts dans sa vie. Aussi s'écriaient-ils : Vous ne connaissez pas l'Eternel ! Sans quoi vous vous soucieriez de mettre votre existence journalière d'accord avec les principes que vous dites posséder. Non seulement votre culte est une idolâtrie, un péché, mais encore, chaque fois que vous le célébrez, vous prononcez votre propre condamnation. Qu'est-ce que Dieu réclame de vous, avant toute chose ? que votre cœur lui appartienne, que vous lui obéissiez. Obéir vaut mieux

(1) Esaïe x / 1-2.

(2) Amos III / 10.

(3) Esaïe v / 22.

(4) Osée iv / 18.

que sacrifice. C'est l'axiome de Samuel que reprennent et développent les prophètes des VIII^e et VII^e siècles.

Amos dira :

Eloigne de moi le bruit de tes cantiques.
Que je n'entende plus le son de tes harpes.
Que le jugement coule comme l'eau,
Et la justice comme un torrent qui ne tarit pas. (1)

Osée continuera :

Votre piété est comme la nuée du matin,
Comme la rosée qui bientôt se dissipe.....
J'aime la piété et non les sacrifices,
Et la connaissance de Dieu plus que les holocaustes. (2)

Écoutons encore *Esaïe* :

Cessez d'apporter de vaines offrandes...
Mon âme hait vos nouvelles lunes et vos fêtes,
Elles me sont à charge, je suis las de les supporter...
Otez de devant mes yeux la méchanceté de vos actions. (3)

En matière de conclusion sur ce point particulier, je dirai que M. Hollard me semble émettre un avis très judicieux quand il écrit : « Si nous voulons définir le thème fondamental de la prédication prophétique, nous ne saurions mieux faire que de citer le troisième commandement : *Tu ne prendras pas le nom de Jéhovah en vain*. Ce commandement dont les Juifs d'après l'exil ont voulu réduire la portée, se persuadant qu'il suffisait, pour l'avoir observé, de ne jamais prononcer le nom de Jéhovah, ce commandement est en réalité le plus grave de tous ; « ne pas prendre le nom de Dieu en vain » ou, pour traduire plus littéralement, « ne pas proclamer d'une façon mensongère le nom de Jéhovah ton Dieu », cela signifie, non pas seulement « ne pas prononcer à la légère le nom de Jéhovah », mais surtout « ne pas démentir, ne pas renier par ses actes et par sa vie tout entière, le Dieu que tu prétends servir et adorer. »... Les prophètes proclament et rappellent à Israël que Jéhovah est Saint, et leur prédication revient à lui dire : « Dieu est Saint, sois Saint » (4). Cette remarque me paraît fort juste.

(1) Amos. v / 23 24.

(2) Osée. vi / 4. 6.

(3) Esaïe. I / 13. 14. 15.

Cf. Jérémie vi / 20.

» VII / 1-11.

(4) R. Hollard. Ouvrage déjà cité, p. 94 et 95.

d) Malheureusement, seule une élite s'élevait à pareille hauteur de vues. Le reste du peuple ne tenait aucun compte des avertissements qui lui étaient prodigués. Parce qu'ils discernent chez leurs contemporains, très nettement exprimée, la volonté de ne pas écouter la voix de Dieu, les prophètes cherchent encore à éveiller, à troubler salutairement la conscience populaire en insistant avec force sur la venue d'un *châtiment prochain et irrévocable*, conséquence du crime d'Israël qui a trahi la cause de Jéhovah. Et de leurs discours fulminants, se dégage cette pensée de la plus haute importance au point de vue du développement de l'idée de Dieu : Jéhovah est le Dieu de la justice avant d'être le Dieu d'Israël. Le particularisme de Moïse se trouve ainsi brisé : c'est déjà la doctrine de l'universalisme qui pointe à l'horizon.

Les sombres prophéties ne tardèrent pas à se réaliser. L'année 722 vit Samarie tomber au pouvoir de l'envahisseur ; en 586, ce fut au tour de Jérusalem de succomber. Dans le cours du siècle qui sépare ces deux dates, *Esaïe* et *Jérémie* ont exercé leur ministère. L'un et l'autre se recommandent à notre attention. ESAÏE parce que, plus que ses prédécesseurs encore, il a engagé le peuple à placer sa confiance en l'Eternel. En outre, il a combattu avec une énergie farouche les iniquités sociales de son temps ; par sa lutte contre le formalisme, il a contribué à spiritualiser la notion de Dieu. C'est lui encore qui développe cette idée nouvelle que, lors du châtiment, Israël ne périra pas complètement, mais *qu'un reste* subsistera, afin que de son sein puisse sortir un peuple nouveau. Esaïe et les disciples qu'il a groupés autour de sa personne se considèrent déjà comme « ce reste » et travaillent pour que le nombre de ceux qui en feront partie soit aussi grand que possible. « Voici, moi et les enfants que tu m'as donnés, nous sommes des signes et des présages en Israël » (1).

L'influence de JÉRÉMIE n'est pas moins importante. Je ne veux signaler qu'un point particulier de sa prédication. Avec lui, « sous le coup de l'épreuve, l'âme individuelle se dégage de la piété collective pour entrer dans une union intime et permanente avec Dieu » (2).

(1) Esaïe VIII / 18.

(2) Les Etapes de la Révélation en Israël (cinq conférences), p. 85.

On trouve dans son livre des plaintes qui sont de véritables prières.

« Tu es trop juste, Eternel, pour que je conteste avec toi. Je veux néanmoins t'adresser la parole sur tes jugements. Pourquoi la voie des méchants est-elle prospère ? Pourquoi tous les perfides vivent-ils en paix ? (1) Toi qui es l'espérance d'Israël, son sauveur au temps de la détresse, pourquoi serais-tu comme un étranger dans le pays..... tu es pourtant au milieu de nous, ô Eternel, et ton nom est invoqué sur nous : ne nous abandonne pas » (2).

Que dire encore de cette admirable confession personnelle : « Si je dis : Je ne ferai plus mention de lui, je ne parlerai plus en son nom, il y a dans mon cœur comme un feu dévorant qui est renfermé dans mes os. Je m'efforce de le contenir et je ne le puis. » (3) Or c'est ici une note très particulière qu'il importe de retenir. Les prédécesseurs de Jérémie se sont signalés à nous comme les prédicateurs du monothéisme et de l'universalisme, lui de même : ajoutons seulement que, si l'on veut s'expliquer la naissance et le développement de l'individualisme religieux en Israël, c'est jusqu'au prophète d'Anatoth qu'il faut remonter.

L'EXIL. — Israël est donc en exil depuis 586. Il a laissé derrière lui une patrie annexée, dont la capitale est détruite, un sanctuaire profané. Certains déportés s'accommodent facilement de leur nouvelle situation en Babylonie ; la plupart en souffrent et ne peuvent s'empêcher de songer qu'ils sont malheureux, bien que l'Eternel leur eût promis de ne pas les abandonner. Pourquoi donc est-il resté impassible tandis que son peuple pliait sous le poids de l'épreuve ? L'exil doit être envisagé comme un temps de crise religieuse profonde : peu à peu le découragement s'empara des juifs exilés, et l'on se demande ce qu'il serait advenu de leur foi, si deux hommes ne s'étaient efforcés de la maintenir vivante.

1° EZÉCHIEL ne manque pas d'expliquer comme ses devanciers, la chute d'Israël par le péché de la nation ; mais, il en a la certitude, les épreuves finiront, l'ère de la délivrance approche ; que le peuple se repente, il assistera certainement

(1) Jérémie XII. 1.

(2) « XIV / 8-9.

(3) « XX / 9.

à sa propre résurrection. Ezéchiel va même jusqu'à décrire dans la dernière partie de son livre, le glorieux rétablissement de ses compagnons dans la patrie retrouvée.

« Nébucadnetsar, on le voit, a pu raser les murs et le temple, disperser les malheureux habitants de Jérusalem ; il n'a pas vaincu la foi au Dieu qui est le Maître des plus grands rois, ni tué l'espérance au cœur de ses prophètes. A l'heure où tout ce qui constituait l'Israël visible semble disparaître dans le néant, monte à l'horizon, plus distincte et plus brillante que par le passé, l'Etoile de la prophétie messianique, l'attente des jours où Dieu rétablira son peuple et le conduira, soit en personne, soit par son élu, le fils de David, sur les voies du bonheur et de la gloire. » (1)

2° LE SECOND ESAÏE, apporte également un message réconfortant et consolateur : les accents de sa prédication sont des plus beaux.

Les exilés reprendront le chemin de la patrie. C'est Cyrus qui les libérera. Telle est la première affirmation du prophète. Il s'applique à persuader son peuple que, malgré tout, Dieu ne l'a pas oublié, qu'il est toujours le peuple élu, privilégié. « Toi que j'ai pris aux extrémités de la terre et que j'ai appelé d'une contrée lointaine, à qui j'ai dit, tu es mon serviteur, je te choisis et ne te rejette point : ne crains rien, car je suis avec toi. Ne promène pas des regards inquiets, car je suis ton Dieu, je te fortifie, je viens à ton secours.... » (2).

De plus, le second Esaïe développe magnifiquement la pensée qui se trouvait en germe dans la prédication d'Amos et d'Esaïe, à savoir que Dieu, le Dieu d'Israël, est le maître de l'Univers, que sa puissance est infinie, qu'il n'a pas de rival. Nous aboutissons donc avec lui au monothéisme le plus absolu (3).

Et quand « le grand anonyme » de l'exil dessine l'admirable figure du serviteur de l'Eternel, il indique par là ce que sera la véritable tâche du peuple élu, et donne du même coup une solution grandiose au problème de la souffrance qui avait déjà préoccupé Jérémie, Ezéchiel et l'auteur du Livre de Job.

Renan, parlant du second Esaïe, dit : « L'anonyme de 536, est le dernier aboutissant de trois siècles du plus grand

(1) Ch, MERCIER, Les Prophètes d'Israël, p. 111.

(2) Esaïe xli. 9-10. Cf. xliiv / 1-4. LIV / 5-10

(3) Cf. xliiv / 6. 8. xlv / 5. 14.

effort religieux — le christianisme excepté — dont l'histoire ait gardé la trace visible. Avec lui nous sommes au haut de la montagne, d'où l'on aperçoit Jésus sur le sommet d'une autre montagne, et dans l'intervalle une bien grande dépression » (1). Remarquons simplement que le terme de dépression appliqué à la période qui va s'ouvrir, n'est pas très juste, et indiquons les principaux faits et quelques dates à retenir de l'histoire du judaïsme post-exilique.

LE JUDAÏSME. — Les prophéties allaient se réaliser. En 538, Cyrus autorisait les Juifs à rentrer dans leur patrie. Il ne semble pas que cet acte de générosité ait fait vibrer l'âme des exilés, car un petit nombre d'entre eux seulement regagna Jérusalem, sous la conduite du prêtre Josué. Les travaux de reconstruction du temple furent entrepris, puis abandonnés par suite de l'hostilité des Samaritains. C'est alors que deux prophètes, Aggée et Zacharie, remontèrent le courage défaillant de leurs compatriotes, si bien que le nouvel édifice fut achevé et inauguré en 516. « La présence d'un sanctuaire, essentielle à la théocratie, ne change arien à la situation précaire des juifs. Leur exclusivisme hautain était insupportable aux populations du voisinage, et les isolait dans leur pauvreté. » (2)

Fort heureusement, la colonie de Jérusalem fut renforcée, en 458, par l'arrivée d'une seconde troupe d'exilés que conduisait le scribe Esdras. Celui-ci se donna pour tâche de faire aboutir certaines réformes qu'il jugeait indispensables, mais n'y serait pas parvenu sans l'intervention et l'appui de Néhémie, échanson du roi Artaxerxès, qui, muni de lettres de recommandation, regagna Jérusalem en 445. Esdras et Néhémie encouragèrent le peuple pour qu'il relevât les murailles de la ville, réussirent dans leur entreprise, mais après avoir rencontré des difficultés. Grâce à leur influence, il se produisit également un réveil de la conscience populaire, et, en 444, les Juifs, s'étant rassemblés en grand nombre à l'occasion de la fête des Tabernacles, firent le serment d'observer fidèlement la loi qui leur avait été lue et expliquée par Esdras lui-même. Cette date de 444 est de la plus haute importance, puisqu'elle marque l'apparition du Code sacerdotal. Elle inaugure, non pas le règne de

(1) RENAN. Hist. III, p. 501-502, cité d'après A. Westphal, *Jéhovah*, p. 524.

(2) A. Westphal, *Jéhovah*. p. 572.

l'esprit, mais celui de la lettre. Désormais le prophète ne parlera plus, ou seulement en de rares occasions ; par contre, le prêtre deviendra tout puissant. « Pourvu que le juif ne déserte pas l'armée des fidèles observateurs de la loi, il arrive au ciel par droit de naissance. A l'universalisme du salut et à la doctrine de la grâce, furent substitués l'exclusivisme national et la doctrine des œuvres pures. Plus d'état de chute, par conséquent plus de nécessité de repentance. Les prophètes parlaient de ses devoirs à un peuple de rachetés ; les prêtres parlent de ses droits à un peuple de premiers-nés. Là est toute la différence des deux théologies » (1).

C'est précisément contre ce particularisme à outrance et cet orgueil farouche des juifs, façonnés par le Code sacerdotal, que veut protester un petit livre trop souvent incompris, le livre de Jonas. L'auteur de cette profonde allégorie continuait, à sa manière, la glorieuse lignée des prophètes et, avec le même courage que ses devanciers, se faisait le défenseur de l'universalisme religieux en proclamant que Dieu aime tous les hommes, même les païens, et qu'il a pitié d'eux. (Cf. Jonas, iv / 11). C'était aller contre les opinions reçues en ce temps là que d'affirmer : Le devoir pour tout fidèle adorateur de Jawheh consiste à aimer son frère et à travailler en vue de son salut. Avec le livre de Jonas nous voyons pendant un instant briller la lumière.

La domination perse sous laquelle les Juifs avaient vécu depuis 538, prit fin en 333 avec la victoire d'Alexandre le Grand sur le roi Darius Codoman. Dix ans après, l'empire du grand conquérant fut démembré, et, de même qu'au VIII^e et au VII^e siècle, du temps des grands prophètes, deux puissances, l'Egypte et l'Assyrie, avaient beaucoup influé sur les destinées du peuple d'Israël, à partir de 323, deux dynasties vont se disputer la suprématie en Palestine. Ce sont les Séleucides pour l'Assyrie, les Ptolémées pour l'Egypte. « D'une façon générale, on peut dire que la souveraineté sur les juifs appartient d'abord aux Ptolémées, et passe plus tard aux Séleucides. Le régime Egyptien fut assez bénin et en somme très supportable. La domination Syrienne eut quelque chose de plus inégal et se termina par un temps d'oppression et de souffrances » (2).

Quand le peuple juif eut assez des vexations qui lui étaient

(1) A. Westphal, *Jéhovah*, p. 594-596.

(2) *Les Etapes de la Révélation en Israël* (cinq conférences), p. 107.

infligées, il se souleva. A la tête des révoltés, se trouvait le grand prêtre Matathias ; quand il fut mort, son fils Judas le remplaça et, à cause des nombreuses victoires qu'il remporta sur les généraux d'Antiochus, reçut le surnom de Maccabée. Les frères de Judas Maccabée, Jonathan et Simon, prirent part à cette lutte ardente pour l'indépendance, si bien qu'en 142 la Syrie finissait par abandonner ses droits sur la Judée. Cette date de 142 ouvre la période qu'on est convenu d'appeler *autonome*, durant laquelle la dynastie des Hasmonéens fut au pouvoir, et qui se clôture en 63 lorsque Pompée annexa la Judée à l'empire romain.

« Et tandis que Hérode règne avec éclat, que les partis religieux s'absorbent dans leurs stériles disputes, que les explosions d'un chauvinisme farouche se succèdent, impitoyablement réprimées — tandis que s'épanouit, dans sa luxuriance un peu morbide, la littérature apocalyptique, l'humilité et la foi de quelques pauvres familles, assidues à la prière et à la lecture des Saints Livres préparent le milieu propice à l'éclosion de la personnalité de Jésus. Les temps sont accomplis. Le Sauveur peut venir. » (1)

Je signalerai un dernier fait. La période post-exilique a été le moment d'une activité littéraire intense, tant au point de vue de la composition des livres bibliques (Chroniques, Esdras et Néhémie, Psaumes, Job, Proverbes, Daniel) qu'au point de vue de leur groupement (constitution du Canon : la loi et les prophètes) et de leur interprétation.

(1) LOMBARD. *L'Ancien Testament, la Critique et l'Enseignement Religieux*, p. 40.

CHAPITRE II

Des raisons pour lesquelles nous adoptons les résultats de la critique biblique

L'intention des savants chrétiens quand ils étudient la Bible à l'aide des méthodes scientifiques et défendent la conception historique de l'Ancien Testament, n'est pas de mettre en doute l'action particulière de Dieu au sein du peuple d'Israël ou de nier le fait grandiose de la Révélation. Ils ne refusent pas davantage de voir dans les livres bibliques les différents documents de cette révélation. Dieu a parlé en Israël de manière à être entendu. Voilà ce qu'ils reconnaissent sans peine et ce qui, à leurs yeux, élève justement ce peuple, en lui-même peu intéressant, au-dessus de tous les peuples de l'antiquité. Il faut donc le dire et le répéter : l'aboutissement des études ayant pour objet l'Ancien Testament, n'est pas une négation, mais une affirmation.

Mais si l'action de Dieu ne peut être niée, comment s'est-elle exercée ? Tel est le point particulier qui intéresse énormément les critiques et que ceux-ci croient possible d'élucider grâce aux recherches par eux entreprises. Que prouve en effet la conception historique de l'Ancien Testament ?

a) La révélation en Israël fut lente, progressive : le peuple juif, grâce à une élite, est parvenu sans doute à la connaissance du vrai Dieu, mais par étapes successives. Trois d'entre elles sont très apparentes et méritent d'être signalées. Il est incontestable que l'idée de Dieu s'est développée avec Moïse, lors du grand mouvement prophétique inauguré par Amos, et enfin pendant la crise profonde de l'exil en Babylonie. Etudier attentivement l'histoire d'Israël

revient à découvrir la grandeur du plan d'éducation auquel Jéhovah soumit le peuple qu'il s'était choisi.

b) Pour se révéler, Dieu s'est servi d'intermédiaires humains : il mettait son esprit en eux, parlait à leur cœur et à leur conscience, les contraignait de porter son message. C'est parce que l'Eternel besognait dans l'âme des prophètes, que ceux-ci à leur tour cherchaient à faire partager leur foi. Après les travaux de la critique, qui ont mis en valeur la vie et la prédication de bon nombre d'entre eux, il ne peut plus être question de considérer ces héros comme des organes passifs de la Révélation. Tous, ils ont conservé une originalité propre, tous, dans le chœur des inspirés, ils ont fait entendre une note qui leur est personnelle. Cela est indéniable.

c) L'Ancien Testament rend compte de l'action divine en Israël par le fait même qu'il retrace les différentes évolutions de ce peuple. Mais il est « un recueil *humain* de livres *humains* : de livres très divers de forme, de caractère, de valeur, nés dans le cours de dix siècles au moins, ayant passé en partie par plusieurs rédactions successives, exposés aux mêmes vicissitudes et aux mêmes accidents que toute autre littérature nationale, conservés et transmis par les mêmes moyens que les autres monuments littéraires de l'antiquité, soumis aux mêmes règles d'interprétation que tout autre livre écrit dans une langue humaine, à un moment donné de l'histoire ; de *livres*, enfin, qui ne prétendent en aucune façon, en tant que livres, à une origine surnaturelle non plus qu'à une exemption de l'humaine faillibilité. » (1).

Quelle sera donc l'attitude du pasteur, de l'instructeur religieux en général ? Il a pour devoir de se tenir au courant des progrès réalisés par la science de l'Ancien Testament, et encore de contrôler ses résultats autant que possible, mais surtout de les accepter sans crainte, s'il vient à les reconnaître fondés et solidement établis. — Certains ne sont pas de cet avis, recommandent la prudence et, pour justifier leurs conseils, ne manquent pas de faire remarquer combien la science avance lentement, les nombreux points de détails qui restent en suspens, sans que jamais les critiques tombent d'accord pour leur donner une même solution. Dans ces conditions, demandent-ils, où est donc l'autorité

(1) H. VUILLEUMIER. Article déjà cité, p. 409.

scientifique nécessaire, indispensable à tout enseignement qui veut être sérieux ? — Je ne pense pas que cette objection doive nous arrêter. En effet, l'Ancien Testament n'est pas le seul domaine où la critique n'ait pas encore achevé sa mission, et, dans nos écoles laïques, on enseigne l'histoire sans que tous les points de cette matière soient éclaircis. Chaque professeur considère seulement les faits acquis comme une autorité suffisante pour légitimer son instruction, et pense qu'il a rempli son devoir, quand au fur et à mesure que la science avance, il la suit, modifie ses opinions personnelles ainsi que ses cours. Et personne ne proteste contre cette manière d'agir. Pourquoi nous condamnerait-on si nous en usons ainsi à l'égard de l'Ancien Testament ? Certainement tout son contenu n'est pas expliqué mais « nous sommes en possession des grandes lignes d'une histoire renouvelée du peuple d'Israël et nous possédons pour réformer l'enseignement de cette histoire l'appui d'une autorité scientifique du meilleur aloi » (1). En ce qui concerne les données générales énumérées précédemment, aucun doute n'est permis, par conséquent le pasteur doit en tenir compte dans son enseignement (prédication et catéchisme) ; il lui est interdit de taire ce qu'il sait et de parler comme s'il ignorait de quel côté se trouve la vérité ; le devoir de la sincérité à l'égard de lui-même comme vis-à-vis de son troupeau lui commande d'agir ainsi. Aussi approuvons-nous M. Lombard d'avoir écrit, précisément à propos de cette question : « Aller jusqu'au bout de ce qu'on sait, c'est une manière d'aller jusqu'au bout de ce qu'on doit. Plus que quiconque, un pasteur, un moniteur, chargé de faire connaître la Bible aux enfants, aura ce devoir à cœur. Il donnera la Bible pour ce qu'elle est, et non pour ce qu'elle n'est pas, sachant que c'est bien toujours le meilleur hommage à rendre au Saint Livre ». Et encore : « Sans doute, il faut dans la mesure du possible éviter de scandaliser les gens d'autant plus que ce n'est jamais en les scandalisant qu'on a réussi à *les éclairer*, à *les convaincre*. Les droits de la vérité n'obligent personne à enfreindre ceux de la charité..... Cependant, si l'alternative se posait, il vaudrait mieux, par respect même pour la conscience de nos frères, nous résoudre à heurter leurs scrupules d'orthodoxie que de contribuer à maintenir des croyances théopneustiques dont nous sommes personnel-

(1) Ch Lelièvre. L'autorité en matière d'enseignement religieux. *Revue Chrétienne* 1902, p. 14

lement revenus. En tout état de cause, il faut qu'un enseignement soit véridique pour mériter le nom de chrétien »(1).

C'est chose entendue. Puisque nous avons à enseigner l'Ancien Testament nous chercherons à toujours mieux le connaître et, pour cela, tiendrons compte des résultats acquis par les savants. D'ailleurs, là est le seul moyen de rendre à nos Eglises l'usage permanent de ce livre indispensable. Croyons qu'elles l'aimeront davantage, quand nous leur apprendrons à le déchiffrer, quand nous situerons à sa vraie place chacun des événements qu'il rapporte, et dans leur milieu les personnalités si vivantes qu'il nous présente à l'œuvre. Croyons encore que l'Ancien Testament parlera au cœur de tous nos fidèles et que même les enfants se passionneront pour son étude, si les uns et les autres, grâce à nos lumières, apprennent à y discerner la figure d'un Dieu miséricordieux, travaillant dans le monde pour le sauver. A coup sûr leur cœur vibrera d'émotion quand ils verront Dieu se choisir un peuple, lui susciter des conducteurs spirituels, et, par leur moyen, ne lui révéler des réalités supérieures que ce qu'il est capable d'en comprendre, en un mot l'éduquer peu à peu pour qu'à son tour il devienne l'instituteur religieux de l'humanité. Et comme ces vieilles pages de la Bible parleront au cœur de tous, personne ne se risquera plus à les proclamer inintelligibles et de peu d'attrait.

Adopter la conception historique de l'Ancien Testament présente un second avantage sérieux. — Elle nous renseigne sur la marche de la révélation et nous la montre lente, progressive ; force nous est d'admettre en même temps son caractère imparfait et préparatoire à certaines époques données. — Elle nous dit encore que Dieu a parlé au moyen de témoins, d'individus qui lui étaient consacrés. Par conséquent, il ne nous est plus permis d'ignorer volontairement le rôle qu'a joué le facteur humain dans la transmission orale ou la conservation écrite de la Révélation : ici ou là doivent fatalement se trouver des signes évidents d'imperfection, provenant du fait que le messager a mal compris le message qui lui était adressé. — Enfin, grâce toujours aux résultats de la science, nous en venons à considérer l'Ancien Testament comme une collection de livres apparus à des époques diverses : du coup, nous ne pouvons plus soutenir qu'ils ont une valeur égale ou qu'ils sont inspirés du même esprit.

(1) LOMBARD. Ouvrage déjà cité, p. 44 et 45.

Mais quiconque admet ces prémisses — comment ne pas les admettre puisqu'elles sont vraies — ne se heurtera plus aux difficultés qui l'embarrassaient autrefois, tandis qu'il ne savait comment concilier le contenu intégral de la Bible avec la doctrine de l'inspiration littérale des Saintes Ecritures. Du jour où je reconnais que le peuple d'Israël a eu son histoire comme les autres peuples et que sa religion s'est développée, purifiée de siècle en siècle, je ne songe pas à exiger qu'avant la venue de Jésus, aboutissement de cette longue évolution, la perfection ait été atteinte dans le domaine de la connaissance religieuse. Il me paraît impossible de retrouver l'Evangile et son esprit à toutes les pages de l'Ancien Testament et nécessaire, pour bien juger une âme israélite et son attitude, non pas seulement de la faire passer au tribunal de la conscience chrétienne contemporaine, ayant derrière elle vingt siècles de christianisme, mais surtout de la replacer dans son milieu, de chercher les croyances dominantes au temps où elle a vécu. Dès lors, si je rencontre, à côté de vérités grandioses et éternelles, des paroles ou des attitudes susceptibles d'étonner, incompatibles avec ma foi personnelle, loin d'être scandalisé, je les considère comme représentatives d'un développement inférieur ou d'une tendance rétrograde. En un mot, tout en reconnaissant que, dans la Bible, se trouve la parole de Dieu, je ne vais pas jusqu'à dire que tout, dans la Bible, soit parole de Dieu. Elle renferme des déclarations ou rapporte des actes qui, les uns et les autres, sont beaucoup moins destinés à nous renseigner sur la volonté divine qu'à nous permettre de saisir quelle était la représentation de Dieu que se faisaient certains israélites. « Nous ne chercherons pas dans la première partie de la Bible, ce que seule la seconde, par Jésus, peut nous donner ; nous n'exigerons pas davantage des héros pieux et vaillants d'Israël qu'ils aient les vertus de ceux qui ont vécu auprès du Maître, des saint Pierre, des saint Jean, de ceux qui ont agi sous son inspiration et qui peuvent répéter avec saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi ». L'expérience qu'exprime le cri de l'apôtre des Gentils n'a pu être faite même par le plus fidèle adorateur de l'Eternel, au temps de l'espérance ; elle suppose un degré beaucoup plus élevé de la révélation, et n'est possible que lorsque « les temps ont été accomplis » (1).

(1) Roger BORNAND. *L'Ancien Testament et l'Ecole du Dimanche*, p. 67.

Des réflexions précédentes, il ressort que tout pasteur qui se rallie à la conception historique de l'Ancien Testament et fait effort pour la vulgariser, pourra répondre victorieusement chaque fois qu'on accusera ce livre d'être ennuyeux ou immoral.

Il est facile de voir aussi que le problème abordé dans cette étude touche à la dogmatique, en ce sens que les données scientifiques actuelles ayant rapport à l'Ancien Testament, bouleversent complètement les théories traditionnelles. La notion de l'Ecriture sainte, comme celle de l'inspiration, est à reviser ; par la force même des choses, elle sera renouvelée du tout au tout et chacun doit se livrer à ce travail pour son propre compte. Certains semblent le redouter pour nous ; quand ils voient à quelles conséquences nous en arrivons pour vouloir à tout prix rester des esprits de notre temps, et vivre en bons termes avec la science, leur inquiétude ne connaît plus de bornes et ils nous disent : « Voulez-vous d'une méthode d'autorité qui autorise à distinguer dans l'Ecriture sainte entre une Révélation proprement dite et des pensées et des faits qui seraient la manifestation toute naturelle d'une époque donnée avec ses ignorances et ses barbaries ? Et qui fera cette distinction ? la conscience apparemment. Cela est déjà grave, car ériger la conscience en arbitre de la Révélation, c'est transporter l'autorité de la Révélation à la conscience, ou ce qui revient au même, c'est supprimer l'autorité — Mais voici qui est tout aussi grave au moins. La conscience n'est pas dans l'humanité une puissance identique à elle-même. Vous dites *la* conscience ; c'est *les* consciences qu'il faudrait dire, car il y aura autant de consciences que d'individus. Si chaque conscience est appelée à faire dans l'Ecriture son triage particulier, il y aura donc bientôt autant de bibles que d'individus, c'est-à-dire qu'il n'y aura plus de Bible du tout. Ce sera le triomphe du « subjectivisme ». Ce sera en même temps la ruine de l'autorité religieuse, la ruine de la foi, la ruine de l'Eglise. Est-ce là ce que vous voulez ? Non assurément. Eh bien, sachez-le, c'est là que conduit irrémédiablement la méthode soi-disant d'autorité qui vous est proposée » (1).

(1) R. HOLLARD. La Théologie de la Peur et la Théologie de la Foi, *Revue chrétienne*, 1891, p. 899.

Ainsi parle, d'après M. Hollard, la « théologie de la peur. » Ses craintes sont-elles justifiées ? Pouvons-nous reconnaître quelque exactitude à ses déclarations ?

a) Réfléchissons un peu. On ne perd pas la foi pour accueillir favorablement, et en toute sincérité, les résultats certains de la critique biblique. — Etre sauvé, c'est avoir rencontré Jésus-Christ, c'est avoir fait de son âme le sanctuaire où il habite pour toujours, c'est encore parvenir, par son intermédiaire, jusqu'à Dieu qu'il nous révèle. — En un mot, la vie chrétienne est une expérience religieuse et la foi libératrice ne consiste pas dans une adhésion purement intellectuelle à un système d'idées particulier, ou au contenu d'un recueil de livres ; elle est avant tout, uniquement, confiance illimitée en la puissance de l'amour rédempteur manifesté en Jésus-Christ. Dès lors, et pour employer l'expression de l'apôtre Paul, qu'est-ce donc qui pourrait me séparer de l'amour de mon Sauveur. Rien, absolument rien, pourvu que je lui reste fidèle : pas même le fait d'apprendre que le Pentateuque n'a pas été composé par Moïse ou que la seconde partie du livre d'Esaïe n'est pas du prophète qui vécut à Jérusalem sous le règne d'Ezéchias. Ma foi ne sera pas davantage ébranlée parce que mon esprit devra constater qu'il n'est plus possible aujourd'hui de défendre la doctrine de l'inspiration littérale des Saintes Ecritures ; elle est indépendante de ces contingences historiques.

b) Du moment que nous ne reconnaissons plus à l'Ancien Testament le caractère d'infailibilité qu'il avait autrefois pour nos pères, au triple point de vue historique, scientifique et moral, je comprends très bien que l'on cherche à savoir quelle est l'autorité que nous mettrons à la base de notre enseignement religieux et qui nous permettra de distinguer entre la parole de Dieu et ce qui ne l'est pas. Ce problème mérite de retenir toute notre attention. C'est justement pour ne l'avoir pas suffisamment étudié et définitivement résolu, que bon nombre d'instructeurs religieux, très bien disposés à l'égard de la critique sérieuse, ont pourtant renoncé à tenir compte de ses résultats. L'autorité scientifique leur suffisait pour renouveler la partie historique de l'enseignement qu'ils avaient à donner, comme aussi pour abandonner les anciennes positions de la dogmatique traditionnelle devenues insoutenables ; mais ils

n'ont pas eu le courage de tenter la réforme doctrinale qu'ils sentaient nécessaire, parce qu'ils ne savaient sur quelle autorité s'appuyer pour construire à nouveau.

S'il est important que ce problème soit abordé, je m'étonne cependant de la solution que, par avance, on lui donne. Pourquoi la conscience religieuse ne serait-elle pas l'autorité dont nous avons besoin ? Du jour où j'ai rencontré Jésus-Christ et décidé de vivre dans sa communion, je suis aussi dans la vérité, je la contemple sans cesse, j'en suis illuminé ; et par suite, me semble-t-il, je dois pouvoir juger de la vérité. Par le seul fait qu'elle est en rapport constant avec la Révélation parfaite et définitive, ma conscience peut apprécier à sa juste valeur une révélation antérieure, et, sans erreur possible, opérer un triage dans le livre qui en est le document, distinguer le vrai du faux, séparer l'élément caduc de ce qui ne passera point. J'ajoute même que la conscience religieuse peut se livrer d'autant plus librement à ce travail que ce n'est pas elle qui juge en dernier ressort, mais bien Jésus, habitant en elle. Certains pourront regretter que les conclusions de la méthode historique nous aient amené à ne plus considérer les Saintes Ecritures comme faisant autorité en matière de foi — je donne à cette expression le sens qu'elle avait autrefois. — Pour nous, nous saurons gré à la Science de l'Ancien Testament de nous avoir délivré du joug de la lettre et de nous replacer ainsi sous l'influence directe de l'esprit.

Cette manière d'envisager l'Ancien Testament ne peut pas nuire à l'autorité qu'il exerce sur nous. Sans nul doute, elle la déplace, la transforme : une déclaration de ce livre tire désormais sa valeur de l'accord plus ou moins grand que nous lui découvrons avec l'enseignement de Jésus, et non plus uniquement du fait qu'elle se trouve dans la Bible. Mais quant à diminuer cette autorité, cela est impossible. Au contraire, la conception nouvelle ne la rend que plus imposante. Les comparaisons que nous aurons à faire pour déterminer les pages où se trouve la Révélation éternelle nous rendront plus sensibles les progrès de la religion au sein d'Israël. Quand nous verrons ce peuple s'élever de la monolâtrie au monothéisme le plus absolu, de la notion si étroite du particularisme à celle combien supérieure de l'universalisme, quand nous assisterons aux progrès de la piété individuelle, et constaterons que la foi subsiste malgré les pires des calamités, nous ne pourrons nous empêcher de

penser et de proclamer : Dieu est là. Il travaille dans l'âme de ses enfants pour préparer la venue du Messie.

C'est ainsi que la Bible nourrira notre foi, entretiendra notre vie chrétienne, mais seulement dans la mesure où chacun croira de toutes ses forces à la continuité de la Révélation. En conséquence, je ne puis qu'approuver les déclarations suivantes : « Ce qui menace la Bible ce n'est pas tant la critique, c'est surtout l'effacement de la vie chrétienne. Combien ont renoncé à lire la Bible parce qu'ils ont cessé de faire de leur vie une obéissance à Dieu ! La garantie de la Bible n'est pas dans l'authenticité de ses livres, ni uniquement dans la vie morale de ses auteurs, elle est aussi, et surtout, dans la vie morale et religieuse de ses lecteurs. Elle vous parle de Dieu dans la mesure où vous écoutez Dieu ; elle vous révèle Christ dans la mesure où vous cherchez à vivre en Christ » (1). Je comprends encore qu'Edmond Schérer ait pu écrire : « S'il est quelque chose de certain au monde, c'est que les destinées de la Bible sont liées aux destinées de la sainteté sur la terre. » (2)

Concluons. La méthode historique, appliquée à l'étude de l'Ancien Testament, modifie singulièrement la conception courante de ce livre, oblige à réviser les données de la dogmatique traditionnelle, mais ne présente pas des dangers si grands qu'il faille la rejeter. D'ailleurs, peut-on parler de ses inconvénients quand nous ne lui avons reconnu que des avantages. Son emploi me paraît donc justifié. Le pasteur révélera aux enfants de son Ecole du Dimanche ce que M. Dumur appelle « le grand secret » (3), sans craindre que ceux-ci perdent la foi, rejettent la religion en même temps que la Bible. Voyons maintenant, d'après quels principes il doit se diriger.

(1) BERGUER ET GAMPERT. *L'autorité religieuse et la Bible*, p. 129

(2) SCHÉRER *Mélange de critique Religieuse*, p. 62.

(3) Cf. DUMUR, *Les enfants et la Religion*. Paris *Mercure de France* 1911, p. 27.

CHAPITRE III

Comment présenter l'Ancien Testament

I. — La Méthode

Tout enseignement de l'Ancien Testament doit s'inspirer des principes suivants :

a) En donnant aux enfants une instruction religieuse nous n'avons d'autre but que de les préparer en vue du Royaume dont Jésus signalait la recherche comme le souverain bien, et de leur dire à quelles conditions tout homme peut en faire partie. Par conséquent, le premier devoir du pasteur, me semble-t-il, est de bien spécifier devant ses élèves quel est l'objet de la foi : une personne, non pas un livre ; il ne peut manquer d'insister sur ce fait que le salut ne dépend pas d'une attitude de l'esprit, mais des sentiments que contient le cœur. Cela, il lui faut le dire, parce que telle est bien la vérité, et ensuite pour que la foi des enfants, fondée sur le roc, ne vienne jamais à être troublée par les découvertes de la critique biblique, comme il arriverait certainement si l'éducateur leur laissait croire dans leur jeune âge que le salut ne va pas sans une adhésion complète de l'esprit à toutes les déclarations de l'Ancien Testament.

b) Nos explications devront aussi laisser entendre les raisons du prix que nous attachons à ce livre et montrer que son étude se justifie, à nos yeux, surtout parce qu'il nous permet d'assister à l'action de Dieu dans le monde et à l'extraordinaire développement du sentiment religieux au sein du peuple d'Israël. Du coup nous préciserons devant les enfants la valeur de l'Ancien Testament : nous ne la ferons plus résulter d'une prétendue infaillibilité de ce livre en

matière d'histoire ou de science, puisque, pour nous, elle est d'ordre purement religieux.

c) Nous aurons soin également de distinguer les documents respectifs de l'ancienne et de la nouvelle alliance, comme aussi de montrer pourquoi il nous est impossible de les mettre sur le même pied d'égalité. L'un, par le fait qu'il nous met en contact avec Jésus-Christ, est à nos yeux la source de la vérité éternelle. L'autre, n'est que la préparation de l'Evangile ; il mérite que nous l'étudions, mais il ne peut prétendre à ce que nous ayons pour lui la même considération.

Chaque fois que l'occasion s'en présentera — bien des récits nous y amèneront — il y aura lieu de souligner le caractère imparfait et préparatoire de la révélation contenue dans l'Ancien Testament. Si certains redoutaient de s'engager dans cette voie, qu'ils se rappellent l'attitude de Jésus lui-même. A coup sûr, il s'est nourri de la loi et des prophètes ; ce qui ne l'a pas empêché de les juger et de les critiquer à la lumière de ses expériences personnelles, d'opposer « la parole de Dieu selon lui à la parole de Dieu selon l'Ancien Testament », de proclamer des conceptions anciennes, erronées et dépassées ; par exemple, lorsqu'il s'écriait : Vous avez appris qu'il a été dit : Œil pour œil, dent pour dent. Mais moi je vous dis de ne pas résister au méchant. — Vous avez appris qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. Mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis... priez pour ceux qui vous maltraitent. (Matth. v / 38-43). Il serait possible de citer ici d'autres déclarations de Jésus qui viendraient à l'appui de notre affirmation (1). Nous dirons donc aux enfants que notre devoir est d'étudier l'Ancien Testament à la lumière de l'esprit de Jésus et des exigences de notre foi chrétienne, et qu'avec ces deux guides qui, à tout prendre, n'en forment qu'un seul, nous sommes sûrs d'aller directement aux paroles qui nourrissent, et capables d'opérer dans les notions de cette révélation préparatoire et imparfaite, un triage indispensable.

Ces réflexions n'ont trait qu'à la méthode en général. Demandons-nous, maintenant, comment il faudra procéder pour choisir dans l'Ancien Testament les matières à étudier.

(1) Cf. Luc ix, 51-56.
Mathieu xv, 10-11.
Luc xvi, 16.

II. — La Matière de l'Enseignement

Pour tenir compte des résultats de la critique, l'éducateur doit chercher à donner aux enfants une vue d'ensemble aussi complète, aussi exacte que possible, de l'histoire du peuple d'Israël. Ce dont, en vérité, nous ne nous préoccupons guère si nous passons l'Exil sous silence, ou traitons comme dernière leçon de l'activité d'Esdras et de Néhémie, sans rien dire des circonstances particulièrement douloureuses et tragiques que traversa le peuple juif à partir de ce moment jusqu'à l'apparition de Jésus.

Ce n'est pas qu'à chaque période il faille accorder la même importance et consacrer le même temps dans notre programme d'étude. — En effet, nous n'avons pas seulement pour tâche d'instruire les enfants, mais surtout de les édifier et pour devoir de parler à leur cœur et à leur conscience par le moyen de l'Ancien Testament. D'où, pour nous, l'obligation de retenir dans le contenu de ce livre, avant tout, les faits qui nous rendent le mieux compte de l'effort tenté à certaines époques par l'élite du peuple juif, pour s'élever à la religion en esprit. — Or, il n'est pas rare de voir les enfants étudier les plaies d'Égypte, les pérégrinations à travers le désert ou les actions d'éclat des juges beaucoup plus en détail que les trois cents ans de prédication prophétique. Est-ce normal ?

Je comprends fort bien M. Kœnig, quand il réclame que l'on change les proportions de l'histoire sainte et que la place d'honneur soit réservée aux prophètes ; car ils sont le centre de l'Ancien Testament ; « toute l'histoire d'Israël converge autour d'eux ; ils sont la raison d'être du peuple hébreu, son âme, son cœur, et ce n'est plus une ligne ou deux qu'il faut leur consacrer comme dans l'ancienne histoire sainte traditionnelle ». (1) En vérité, quiconque se refuse à entrer dans ces vues et ne se décide pas à puiser dans une mine aussi riche, prouve à la fois sa profonde méconnaissance de la marche qu'a suivie la Révélation et la pauvreté de son sens pédagogique. Campons résolument devant nos élèves la silhouette hardie d'un Amos, d'un Osée,

(1) KœNIG. *De la Sincérité dans l'enseignement de l'Histoire Sainte*. p 20.

d'un Jérémie. Ils seront prodigieusement intéressés et, en même temps que nous, ils parviendront au cœur de l'Ancien Testament.

Au point de vue de l'enseignement que nous avons à donner, l'importance d'un récit biblique dépend sans nul doute de son historicité, mais encore et surtout du degré d'élévation et de spiritualité que nous lui reconnaissons. Or l'Ancien Testament contient des pages d'une immoralité indéniable. Nous nous garderons bien de les aborder avec nos élèves. Il est de toute évidence que des passages comme ceux qui nous rapportent l'histoire des filles de Lot (Genèse XIX, 30-38), de Juda, d'Onan et de Tamar (Genèse XXXVIII) l'aventure des espions chez Rahab, l'hôtelière et la courtisane (Josué II, 1-21), la conduite des Benjamites de Guibea (Juges XIX-XX), le viol de Tamar par Amnon (II Sam. XIII), ne fournissent pas matière à des leçons d'Ecole du Dimanche ou du Jeudi.

Ce n'est pas assez que l'on s'abstienne de traiter pareils sujets. Il faudrait encore éviter qu'ils vinssent à tomber sous les yeux des enfants, car ils pourraient éveiller chez eux une curiosité malsaine. Mais comment parer à ce danger dont il n'est pas permis de se dissimuler la gravité, sans prendre la décision d'expurger la Bible.

Cette question brûlante a grandement préoccupé M. W. Monod. En divers articles, il a désigné à l'attention du public protestant « la frayeur manifestée par d'aucuns lorsque le bon sens élémentaire et la saine conscience morale s'élèvent contre l'emploi de la Bible intégrale pour l'éducation des enfants » (1). Il délimite lui-même le terrain du débat et fait remarquer qu'il ne s'agit pas de savoir si la Bible est immorale ou morale, puisque tout le monde se plaît à reconnaître que sa lecture a porté de par le monde des fruits admirables. Toutefois, en présence de certaines pages qui la déparent, M. Monod s'est demandé quelle pouvait être leur action, dans quelle mesure elles aident au développement de la piété ou le contrarient : cela tout d'abord, parce qu'il aime la Bible et voudrait la voir toujours plus appréciée, et ensuite pour préparer l'avenir en cherchant à sauvegarder la foi des enfants. Or, M. Monod a des faits — et il les cite — qui lui prouvent péremptoirement que, telle qu'elle est, la Bible n'a pas seulement vivifié, fortifié, mais encore exercé,

(1) *Partie gagnée*. Revue de théologie de Montauban 1904. p. 246.

dans certains cas, une influence douteuse, voire malsaine : en conséquence, il réclame que l'on ne continue pas à imprimer dans la Bible, en vertu d'un a priori dogmatique qui aujourd'hui n'a plus de valeur, des pages laides et pernicieuses, susceptibles de troubler l'imagination des enfants. (1) Pour ma part, je partage son opinion.

Et d'ailleurs, pourquoi s'opposerait-on à l'idée d'expurger la Bible ? Quel est le chrétien qui n'en vienne pas à opérer lui-même ce travail de triage. Il lit sa Bible comme si elle ne contenait pas ces pages scandaleuses dont nous parlons. « Lorsque j'ai faim, dit M. Fallot, je mange les aliments qui me rassasient, j'écarte instinctivement les autres. La foi est un acte d'assimilation spirituelle. L'âme se nourrit de ce qu'elle croit. En somme, chaque croyant, qu'il le sache ou qu'il l'ignore, se compose lui-même sa Bible. » (2)

Irons-nous jusqu'à ranger dans la catégorie des récits immoraux et, par suite, éliminerons-nous de notre enseignement les anecdotes sanguinaires de l'Ancien Testament ? Non, car il est de toute évidence qu'une page qui rapporte un crime ou raconte une bataille ne peut pas être assimilée à celle qui détaille un acte d'impureté. De plus, l'une et l'autre n'agissent pas de la même manière sur les enfants.

Toutefois, il n'y a pas lieu de s'arrêter outre mesure aux récits guerriers de l'Ancien Testament. Leur étude ne pourrait qu'accentuer chez l'enfant un goût déjà par trop prononcé pour les histoires de batailles et, comme on l'a fait remarquer, pourrait nuire aux progrès du pacifisme et de la paix internationale. Elle risquerait encore d'amener l'enfant à se faire de Dieu une fausse conception, comme aussi à penser que la guerre est permise, voulue de lui, et même qu'elle rentre dans le nombre des moyens dont il se sert pour parvenir à ses fins. Nous devons dire aux enfants comment s'est opérée la conquête du pays de Canaan, expliquer que « si la barbarie de l'époque et la pratique de l'interdit ont fait répandre bien du sang, les massacres n'ont pas eu ce caractère de généralité qui leur est attribué, mais sont, en tant que systématiques, des massacres sur le papier, ordonnés après coup par les auteurs de la loi Deutérono-

(1) Les articles de M. Monod sur ce sujet ont pour titre : « *La Superstition protestante.* » (*Vie nouvelle*, Janvier 1904.) *Partie gagnée. Pour la Bible.* (*Revue de théologie de Montauban* 1904 p. 245 et 400.)

(2) T. Fallot, *Comment lire la Bible*, p. 307.

mique pour empêcher tout contact d'Israël avec l'idolâtrie » (1).

Une dernière question de principe retiendra notre attention. Il se trouve dans la Bible des *récits légendaires*, la critique nous l'a démontré. Quel cas en ferons-nous ? Les délaierons-nous par ce fait seul qu'ils sont dépourvus de tout caractère historique ? Ce serait, je le crois, une grave erreur.

En étudiant l'Ancien Testament, il faudra distinguer avec nos enfants entre la légende et l'histoire, dire également où sont les récits légendaires, expliquer surtout pourquoi nous les conservons et voulons qu'ils servent de matière à nos leçons. Les uns recèlent sous leur forme allégorique des leçons morales de la plus grande portée ; c'est le cas, en particulier, des histoires patriarcales. Les autres présentent un réel intérêt parce qu'ils sont à leur manière des documents historiques, témoignent des efforts de la pensée religieuse en Israël pour aborder et résoudre les problèmes les plus ardues. Les premières pages de la Genèse nous montrent l'israélite cherchant à s'expliquer ses propres origines, affirmant l'existence d'un créateur, et l'entrée du mal dans le monde par suite de la désobéissance de l'homme à la volonté de Dieu. Avec le livre de Job, nous voyons comment le problème de la souffrance, qui avait préoccupé Jérémie et Ezéchiel, fût résolu par un homme de foi. La parabole de Jonas reprend, dans des temps reculés, la glorieuse prédication prophétique et prêche la doctrine de l'universalisme à des juifs dont l'horizon était borné.

Se priver de ces récits reviendrait à ignorer les pages qui parlent aux enfants, comme à ne pas pouvoir expliquer quelques-uns des plus beaux développements de la pensée religieuse en Israël. Il nous faut donc les utiliser, mais en prenant par avance la résolution de les donner pour ce qu'ils sont. « La légende peut être édifiante telle qu'elle

(1) TRABAUD. L'usage pédagogique de l'Ancien Testament. Article paru dans la *Revue de Théologie et de Philosophie* de Lausanne. Mars et Mai 1906. p. 171.

Nous rapprochons de cette citation, l'opinion d'Adolphe Monod. On jugera de la différence entre les deux points de vue :

« Cet ordre d'exterminer les Cananéens scandalisera plutôt dans une citation de Voltaire, ou même dans un catéchisme, qu'il ne fera dans la Bible, où l'on voit par ce qui le précède et par ce qui le suit, combien la destruction de ces païens était justifiée par leurs crimes et combien cette précaution terrible était nécessaire pour les Israélites qui ne perdirent leur prospérité et leur religion que pour les avoir laissés subsister au milieu d'eux. » — Lucile ou la Lecture de la Bible. p. 294.

est ; elle peut avoir une valeur pédagogique et morale supérieure même à un fait historique bien déterminé et bien documenté. Mais elle est la légende et il faut avoir le courage et la sérénité de prendre son parti du fait qu'il y a dans la Bible des légendes. » (1)

L'important sera justement d'amener nos élèves à distinguer entre la légende et l'histoire et de leur faire comprendre que si, dans notre enseignement, nous avons recours à la première comme à la seconde, cela vient de ce que, notre but primordial étant l'édification, la valeur d'un récit ne dépend pas uniquement de son degré d'historicité, mais encore de la « parcelle du message divin qu'il renferme ».

III. — De l'organisation de nos Ecoles

La première chose à faire, pour donner à la jeunesse de nos Eglises un enseignement religieux vraiment consciencieux, c'est de réorganiser nos Ecoles du Dimanche et du Jeudi. En effet, la conception historique de l'Ancien Testament n'est pas à la portée de toutes les intelligences ; d'autre part, il est impossible que le pasteur se fasse tout à tous, tienne un langage qui soit compris de l'ensemble de ses élèves, des petits comme des grands. D'où je conclus que nous ne devons pas continuer à grouper dans une même salle et pour les instruire de façon absolument identique — ce qui se pratique communément, — des enfants de tout âge dont les plus jeunes ont sept ou huit ans, les plus âgés quatorze et quinze ans. L'idéal serait d'avoir dans chaque école trois classes : enfantine, moyenne et supérieure, où chaque enfant recevrait un enseignement en rapport avec son âge. Cette réforme particulièrement urgente ne se généralise pas beaucoup. A quoi cela tient-il ?

Il y a loin de la théorie à la pratique, fait-on remarquer. Le pasteur est souvent seul sur la brèche et quand il ne trouve pas autour de lui des personnes dévouées, désireuses et surtout capables de l'aider dans sa tâche d'éducateur, comment pourrait-il songer à créer des classes aux programmes distincts. Il arrive fréquemment qu'à peine entré dans le ministère l'étudiant en théologie se heurte à cette grosse difficulté.

(1) Kœnig : *De la Sincérité*, p. 30.

J'estime que son devoir est d'y parer, de ne pas se laisser vaincre par les circonstances, mais de chercher à en triompher. Le bon sens lui commande, puisqu'il est chef d'école, de ne pas s'adresser de la même manière à ses élèves d'âges si divers, et de les répartir en deux sections au moins ; à lui d'agir en conséquence, alors même qu'il aurait à s'imposer un gros surcroît de travail, car il y va de l'intérêt primordial des enfants. Rester indolent ou partisan du statu quo en ce qui concerne l'organisation matérielle de nos Ecoles, c'est se condamner à enseigner sans jamais obtenir de résultats appréciables.

La première de ces sections comprendrait les enfants de huit à onze ans. A l'aide d'un petit livre dans le genre des « récits » de Segond, on y étudierait les premiers éléments de l'Ancien Testament, base indispensable de l'instruction future. Je vois le pasteur entouré de ses petits élèves, cherchant à frapper leur imagination par la façon originale et vivante dont il raconte les leçons, également préoccupé de toucher les cœurs ; en conséquence, dégageant des récits bibliques les précieuses vérités qu'ils contiennent et les présentant comme beaucoup plus importantes que le texte du récit lui-même.

Aux yeux du pasteur, ce premier enseignement religieux est d'une importance incalculable. La manière dont il est donné, peut contrarier ou favoriser la naissance de la foi, tout comme son développement. « Les premières impressions religieuses que subit l'âme enfantine sont presque indélébiles. Si vous lui inculquez des idées erronées sur Dieu, sur l'âme, sur la prière, sur le salut, ces idées seront presque indéracinables (1) ». Loin de négliger cette partie de sa tâche, sans se lasser, le pasteur y donne tous ses soins. Vu l'âge de ses élèves, il ne peut entrer dans de longs développements, et n'insiste que sur l'essentiel ; de plus, il a pris pour règle d'être toujours véridique et de ne jamais présenter provisoirement des idées qui, plus tard, devront être reconnues fausses (2). Aussi ne choisit-il, pour les étudier avec les petits, que des récits vraiment édifiants et historiquement admissibles.

La seconde section comprendrait les enfants de onze à

(1) W. MONOD. L'instruction religieuse à l'Ecole du Dimanche. *Revue du Christianisme social* Juillet-Août 1902 p. 432.

(2) Cf. KARL MARTI. La science de l'Ancien Testament dans l'instruction religieuse. *Revue du Christianisme social*. Mai 1903. p. 248.

quatorze ou quinze ans ; avec eux, je crois possible non plus seulement d'étudier certains faits isolément, mais de coordonner les notions acquises durant le passage dans la classe enfantine ; devant ces élèves, capables d'attention et de réflexion, nous devons avoir pour souci d'esquisser à grands traits l'histoire d'Israël, d'en bien marquer les différentes phases comme aussi de bien caractériser les personnalités qui y ont joué un rôle principal. Autant il serait puéril de tenter des rapprochements avec les enfants de la première section, autant il est indiqué, avec ceux de la seconde, de procéder par voie de comparaison ; ce qui sera le meilleur moyen de leur faire saisir les différences ou les ressemblances essentielles entre les périodes ou les individus.

Je ne pense pas cependant qu'il faille trop compter sur la faculté de compréhension et d'assimilation des grands élèves de nos écoles, au point d'aborder avec eux les questions de critique proprement dite. L'enseignement de l'Ancien Testament ne pourra donc atteindre son parfait développement que dans la classe des catéchumènes. C'est ici le moment de travailler sur les connaissances acquises, et encore plus activement que dans le passé, pour donner aux futurs membres de l'Eglise un enseignement scripturaire, large et satisfaisant.

Occupons-nous maintenant de savoir comment nous étudierons l'Ancien Testament avec les élèves de la seconde section, et s'il y a lieu de mettre un manuel entre leurs mains.

IV. — Faut-il se servir d'un Manuel ?

Fallot pensait que ce n'était pas une chose à faire. « Surtout, disait-il, ne vous servez pas de ces résumés qu'on appelle histoires saintes. » Et il motivait son conseil comme suit : « L'enfant s'imaginerait qu'il a devant lui un manuel comme tant d'autres, sur lesquels on bâille et l'on peine, il mettrait fatalement l'histoire d'Israël sur le même pied que l'histoire de la Grèce et de Rome. J'estime en outre que l'essentiel dans les récits bibliques, c'est l'esprit qui les a inspirés, j'ajoute : les sentiments qu'ils expriment. Les faits en eux-mêmes sont souvent moins importants que la façon dont on les raconte. Tout gît, par conséquent, dans les

détails : supprimez ceux-ci, l'histoire perd sa physionomie et son coloris. Au lieu d'une figure vivante, nous n'avons plus qu'un squelette. Une longue expérience m'a enseigné que rien ne vaut le texte avec ses répétitions, ses longueurs et sa saveur. » (1)

M. Lombard remarque, avec juste raison, que ce n'est pas le fait d'employer un manuel qui rendra les leçons ennuyeuses ; elles le seront toujours si l'instructeur ne les traite pas d'une manière intéressante devant les enfants (2). Quant à ceux qui prétendent avec M. Fallot que la Bible sera toujours le meilleur manuel, M. W. Monod leur répond : « Je rends hommage à ceux qui s'expriment ainsi, mais lorsqu'on songe au sens du mot manuel — quelque chose de maniable, de clair, de court, quelque chose qui puisse passer, ligne après ligne, sous les yeux de l'enfant, sans risquer de lui donner le cauchemar, ou d'éveiller en lui des imaginations malsaines — oui, quand on songe au sens du mot manuel, alors, nous dire que le meilleur manuel est la Bible, c'est nous dire que le meilleur morceau de pain, c'est le champ de blé. » (3)

La parenthèse contenue dans cette citation, nous indique déjà les arguments invoqués par les défenseurs du manuel.

1° Son emploi est indispensable à la clarté de l'enseignement.

« La Bible n'est pas arrangée selon un ordre méthodique de matières, de faits ou de dates ; Dieu y a mis la vérité, mais il a laissé à l'homme, à son esprit libre et à sa volonté, le soin d'y trouver l'ordre, la coordination. Certains d'être vrais, les auteurs sacrés ne se sont pas inquiétés d'être méthodiques ; ils n'ont pas voulu donner à leur libre inspiration l'allure compassée des histoires faites à plaisir. Il en résulte que, dans ce magnifique ensemble, l'enchaînement des révélations divines ne peut se découvrir qu'après d'attentives études, et le plan de Dieu ne peut se saisir qu'après des lectures comparées. Instruire d'abord, chercher à jeter du jour sur les diverses portions du livre en les unissant dans une vivante harmonie et en les coordonnant selon le plan divin, l'histoire sainte doit le faire, car cette coordination ne se trouve pas dans la Bible. » (4) Voici encore l'avis

(1) T. FALLOT. Comment lire la Bible. p. 304.

(2) LOMBARD. Ouvrage déjà cité, p. 93.

(3) W. MONOD. *Revue du Christianisme Social*. Février 1904. p. 100.

(4) L. TARROU. L'Histoire sainte et l'enseignement de la Jeunesse. *Revue du Christianisme Social*, Novembre 1895. p. 364.

de M. Lombard : « Le plus sûr moyen de dérouter complètement les jeunes esprits, serait de les promener à travers tous les méandres du texte biblique... On ne saurait faire aux manuels un grief de ce qu'ils trient et condensent, quand, avec ou sans manuel, on est continuellement forcé de trier et de condenser » (1).

Il semble bien que ce premier point soit acquis et reconnu de tous : le manuel clarifie, simplifie, ce que nous voulons enseigner ; il ne peut donc que nous aider dans notre travail ;

2° Ce n'est pas là son seul mérite... Il taît des récits peu édifiants, voire immoraux, que l'enfant doit ignorer, et, par conséquent, celui-ci court moins de danger que s'il avait la Bible entière entre les mains ;

3° Enfin, dit-on, le manuel a fait ses preuves. Tous ceux qui l'ont employé s'en sont bien trouvé. Voici la déclaration d'un pasteur très versé dans l'enseignement et dans l'évangélisation : « C'est une expérience mille et mille fois constatée que les jeunes gens, et même les adultes, pour l'instruction desquels on s'est servi uniquement de la Bible, connaissent infiniment moins bien leur histoire sainte que ceux qui l'avaient apprise dans un manuel. » (2)

Ces arguments sont à retenir et doivent nous convaincre. Personnellement, je compte enseigner l'Ancien Testament à l'aide d'une histoire sainte. Cependant je crois, avec Fallot, à la grande valeur du texte biblique. J'approuve tout-à-fait M. Hollard, quand il demande que l'histoire sainte « garde comme des clous d'or » ces belles paroles de la Bible « où le fond et la forme sont tellement liés l'un à l'autre, que le respect de l'un et de l'autre s'impose comme de lui-même » (3). En conséquence, mon choix se portera sur le manuel qui, dans chacune de ses leçons, réservera la plus grande place, la place d'honneur, au texte biblique.

Que serait le manuel idéal ? « Je crois, dit M. Baumgartner, de Genève, qu'un manuel qui présenterait sous une forme systématique la succession des faits, qui mettrait bien en relief les personnes et les événements principaux, en laissant de côté les récits accessoires, qui donnerait une caractéristique exacte de chaque époque historique en rattachant à cette période les documents littéraires qui lui

(1) LOMBARD. Ouvrage déjà cité, p. 92.

(2) *Revue du Christianisme Social*, 15 janvier 1896. p. 42.

(3) — — — — — p. 38.

appartiennent, et en indiquant les plus importantes questions critiques soulevées par ces documents, je crois qu'un tel manuel rendrait un service immense à la vérité scripturaire » (1). Tel est, en effet, le type du guide que tout le monde désire ardemment, sans que personne le possède encore.

Je retiens tout spécialement la description que nous fait encore M. Tarrou du manuel idéal. Il y voudrait une *introduction* qui renseignât l'élève sur la Bible, ses auteurs, l'origine, la formation, la conservation des livres saints, les raisons pour lesquelles nous tenons à ce livre : puis *un chapitre spécial* où serait exposé le plan général des progrès de la Révélation historique. On passerait alors à l'*Etude des Récits* de l'histoire sainte.

Chaque leçon serait ainsi rédigée :

1° En tête, un très court résumé exposant les faits dont il sera question, et l'enseignement religieux qui en découle ;

2° La leçon proprement dite ;

3° Au bas de la page, des textes de la Bible ou des renvois, offrant des rapprochements, des éclaircissements.

Le tout serait imprimé en caractères différents, afin que chaque partie du chapitre ainsi composé ressortit le mieux possible. Au besoin et pour la pleine intelligence du récit, on intercalerait de petits paragraphes spéciaux donnant des renseignements touchant à la géographie, aux mœurs, aux fêtes, voire encore des illustrations de bon goût. A la fin de chaque période, on trouverait des résumés bien faits, des tableaux chronologiques très clairs.

Je ne sais si M. Biéler s'est inspiré de ces données : toujours est-il que son histoire sainte répond presque mot pour mot au plan tracé par M. Tarrou. Elle contient des illustrations, des cartes, des plans, des résumés, des tableaux chronologiques, et même quelque peu de synchronisme. — Chaque leçon est rédigée comme le demandait M. Tarrou. Prenons un exemple :

(1) *Revue du Christianisme Social*. 15 janvier 1896. p. 41.

59^e Leçon

JÉROBOAM II ET AMOS

Amos. v, 18-21-24.

VI, 3-7.

Vers 750.

VII, 10-17. VIII, 4-6.

A APPRENDRE : V, 21-24

Sommaire. — Le règne de Jéroboam II fut extérieurement très brillant. Cependant l'état moral et religieux des grands et du peuple était répréhensible.

I. Amos, un berger prophète, vint reprendre le peuple d'Israël et lui rappeler les exigences divines.

II. Amatsia, prêtre de Béthel, fut irrité de cette prédication et fit chasser du sanctuaire le prophète.

LEÇON { 1^o La prédication d'Amos ;
2^o L'expulsion d'Amos.

Texte Central. — Recherchez le bien et non le mal afin que vous viviez et qu'ainsi l'Eternel, le Dieu des armées, soit avec vous, comme vous le dites. Amos. v, 14.

Suit un petit questionnaire.

Par contre, nous cherchons en vain l'introduction sur les origines, la valeur de la Bible, ou encore le chapitre exposant la marche de la révélation. On pourrait aussi critiquer une certaine disproportion, peu justifiée, entre les dix chapitres où est distribuée la matière de l'enseignement, comme aussi regretter qu'il n'y ait pas dans l'histoire sainte de M. Biéler (1) des notions scientifiques analogues à celles qui rendent le manuel Montet si précieux. (2) — Telle qu'elle est, je lui reconnais pourtant de grandes qualités et puis la dire fort goûtée des enfants. — Au reste, en cette matière, c'est à chacun de décider suivant son goût personnel, de s'en tenir au manuel qu'il sait répondre le mieux à ses désirs comme aux besoins des enfants dont il s'occupe, et de le compléter là où, de toute évidence, il est imparfait : ce qui ne manquera pas d'arriver.

(1) CH. BIÉLER. Histoire du peuple de Dieu. Récits bibliques extraits de l'Ancien Testament. Société des Ecoles du Dimanche, 33, rue des Saints-Pères, Paris

(2) MONTET. Histoire du peuple d'Israël d'après l'Ancien Testament. Paris Fischbacher.

CONCLUSION

C'est toujours un moment solennel que celui où l'étudiant en théologie quitte définitivement les bancs de la Faculté pour entrer dans le ministère. Il ne sera plus question pour lui de vivre dans le monde des idées, mais dans celui des réalités. Son activité lui posera de brûlants problèmes, mais le plus souvent sans lui laisser le temps de les résoudre. S'il n'a pas pris garde d'y répondre à l'avance, ses premières expériences seront à coup sûr pénibles et douloureuses.

En maintes circonstances, nous avons été frappé du peu de vitalité de nos Eglises, et depuis longtemps nous avons compris la nécessité de donner aux jeunes générations — dont les besoins sont certains et profonds — un enseignement religieux vraiment digne de ce nom, qui portât des fruits bénis et pût opérer de véritables résurrections. Dès lors s'est imposée à notre esprit la question troublante : Comment leur présenter la Bible, le livre de la Vérité éternelle. Il ne nous semblait plus possible de l'envisager ni de la faire envisager suivant la manière traditionnelle que viennent ruiner les résultats de la critique biblique ; d'autre part, adopter ces résultats, au pied levé, sans nous rendre compte de leurs multiples conséquences, aurait été peu sérieux en vérité. D'où nos recherches. Nous avons jeté un coup d'œil inquisiteur sur les travaux de ceux que la question préoccupait avant même que nous nous y intéressions, pensant bien que de la sorte nous faisons œuvre utile en vue de notre activité pastorale.

Qu'en est-il résulté pour nous ? La certitude des plus bienfaisantes qu'il n'y avait pas lieu de nous laisser arrêter par la prétendue antinomie de la science et de la foi ; que, par suite, en face des résultats de la critique biblique, nous ne devions éprouver aucune appréhension, ni pour nous, ni pour ceux que nous avons à instruire, mais au contraire nous sentir très libres et considérer comme un devoir urgent de tenir compte dans notre enseignement des découvertes faites

par la science de l'Ancien Testament : ce qui nous appellera sans doute à modifier bien des conceptions autour de nous, mais jamais au détriment de la foi et de la vie chrétienne.

Nous comptons nous mettre à l'œuvre suivant la méthode très imparfaitement indiquée dans les pages qui précèdent. Ce que nous voulons dire avant de terminer, c'est que pour nous aider dans notre tâche combien délicate d'éducateur, nous ne comptons pas uniquement sur les connaissances scientifiques que nous possédons déjà ou sur celles qu'il nous sera possible d'acquérir dans la suite. Tout enseignement religieux, pour être fécond, veut être vivifié par l'Esprit et réclame, chez celui qui le donne, une âme vraiment chrétienne et pastorale. Pour amener à la Vérité les enfants qui nous seront confiés, nous nous efforcerons d'y vivre nous-même chaque jour davantage.

THÈSES

I

L'Ancien Testament peut et doit nourrir la piété.

II

Puisque les Eglises abandonnent l'Ancien Testament, il importe que le pasteur cherche à en rendre l'usage permanent et indispensable.

III

Cette œuvre doit être entreprise particulièrement auprès des enfants.

IV

La critique nous a donné de l'Ancien Testament une conception scientifique en opposition sur plusieurs points avec la dogmatique traditionnelle.

V

Le chrétien et l'éducateur religieux peuvent adopter cette conception scientifique, vu que pour eux il ne saurait y avoir d'antinomie entre la science et la foi.

VI

Bien loin de diminuer la foi, les résultats de la critique biblique la fortifient. En tenir compte dans l'enseignement religieux, c'est lever les difficultés qui éloignent encore de l'Ancien Testament la grande majorité des membres de nos églises et former une génération dont les vues, pour être nouvelles, n'en seront pas moins vraies.

VII

L'autorité en matière de foi, c'est la conscience religieuse renouvelée par l'esprit de Jésus-Christ.

VII

Il importe d'insister devant les enfants sur la valeur de l'Ancien Testament, qui est d'ordre purement religieux, et d'opérer dans les récits et dans les notions de ce livre un triage indispensable.

IX

Dans le programme d'étude, la place d'honneur doit être réservée aux prophètes ; il nous rendent compte de l'effort prodigieux tenté par l'élite d'Israël pour parvenir à la religion de l'Esprit.

X

L'enseignement religieux, pour être sérieux, réclame une réorganisation de nos écoles.

XI

Pour la clarté de l'enseignement, il est indispensable de se servir d'un manuel.

Vu :

Le doyen,
Ed. VAUCHER.

Vu :

Le président de la soutenance,
Wilfred MONOD.

OUVRAGES CONSULTÉS

- AD. MONOD. — Lucile ou la lecture de la Bible. Delay, Paris. 1842.
- VINET. — L'éducation, la famille et la société. Paris, 47, rue de Clichy. 1855.
- R. HOLLARD. — La Théologie de la Peur et la Théologie de la Foi. Revue chrétienne. 1891.
- H. VUILLEUMIER. — Les résultats des travaux les plus récents sur l'Ancien Testament et leur influence sur l'histoire de la religion et sur la dogmatique. — Rapport paru dans la Revue de Théologie et de Philosophie de Lausanne, 1893.
- L. TARROU. — L'Histoire sainte et l'enseignement de la jeunesse. Revue du christianisme social. 15 Septembre, 15 Novembre 1895. 15 Janvier, 15 Mars 1896.
- E. MÉNÉGOZ. — Du rapport entre l'Histoire sainte et la foi religieuse. Revue chrétienne. 1899.
- G. FULLIQUET. — Les expériences religieuses d'Israël. Paris, Fischbacher. 1901.
- W. MONOD. — L'Instruction religieuse à l'Ecole du Dimanche. Revue du christianisme social. Juillet-Août 1902.
- CH. LELIÈVRE. — L'autorité en matière d'enseignement religieux. Revue chrétienne. 1902.
- A. LODS. — L'enseignement de l'Ancien Testament. Revue chrétienne. 1903.
- A. LODS. — Cours Inédits.
- K. MARTI. — La science de l'Ancien Testament dans l'Instruction religieuse. Revue du christianisme social. Mai 1903.
- E. KAUTZSCH. — Nous gardons l'Ancien Testament. Paris, Fischbacher. 1903.
- KENIG. — De la Sincérité dans l'enseignement de l'Histoire sainte de l'Ancien Testament aux enfants. Paris, Fischbacher. 1903.
- A. SABATIER. — La manière d'enseigner l'Histoire sainte. Revue chrétienne. 1903. — Esquisse d'une philosophie de la religion d'après la psychologie et l'histoire. Paris, Fischbacher. 1903. — Les religions d'autorité et la religion de l'esprit, Paris, Fischbacher. 1904.
- W. MONOD. — Partie gagnée. Pour la Bible. Revue de théologie de Montauban. 1904.

- W. MONOD. — Les écoles du Dimanche. Revue du Christianisme social. Février 1904.
- TRABAUD. — L'usage pédagogique de l'Ancien Testament. Revue de Théologie et de Philosophie de Lausanne. Mars et Mai 1906.
- E. LOMBARD. — L'Ancien Testament, la critique et l'enseignement religieux. Lausanne, Bridel 1906.
- R. BORNAND. — L'Ancien Testament et l'Ecole du Dimanche. Lausanne, Bridel. 1906.
- R. HOLLARD. — L'Ancien Testament en face de la Science et de la Critique moderne. Lausanne, Bridel. 1906.
- A. WESTPHAL. — Jéhovah. Les étapes de la Révélation dans l'histoire du peuple d'Israël. 2^e édition (Librairie Générale et Protestante, Paris, 48, rue de Lille). 1908.
- CH. MERCIER. — Les Prophètes d'Israël. Foyer solidariste. Saint Blaise. 1908.
- CORREVON. — L'Enseignement de l'Ancien Testament à l'école du Dimanche. Kündig, Vieux Collège, 4, Genève. 1908.
- H. VUILLEUMIER, R. HOLLARD, } Cinq conférences sur les étapes de
H. TRABAUD, J. BARRELET } la Révélation en Israël. Saint Blai-
Lucien GAUTIER. } se, Foyer solidariste. 1909.
- H. MONNIER. — Qu'est-ce que la Bible. Saint Blaise, Foyer solidariste. 1909.
- T. FALLOT. — Comment lire la Bible jour après jour. Fischbacher, Paris. 1909.
- P. VALLOTTON — Lettres à une mère. Lausanne, Rouge et C^{ie}. Paris, Fischbacher. 1910.
- BERGUER ET GAMPERT. — L'autorité religieuse et la Bible. Saint-Blaise. Foyer solidariste. 1911.
- CH. MERCIER. — Pourquoi et comment étudier l'Ancien Testament. Revue chrétienne. Mars-Avril 1912.
-

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
INTRODUCTION.	5
CHAPITRE I. — Quelques Résultats de la Critique Biblique	13
1. Les Origines du Pentateuque	13
2. Pourquoi la nouvelle école critique a-t-elle nié la priorité du Code sacerdotal	14
3. Conséquences de la nouvelle solution apportée au problème des origines du Pentateuque	15
4. La conception historique de l'Ancien Testa- ment	16
CHAPITRE II. — Des raisons pour lesquelles nous adoptons les résultats de la critique biblique.	29
CHAPITRE III. — Comment présenter l'Ancien Testa- ment	39
1. La Méthode	39
2. La Matière de l'Enseignement.	41
3. De l'organisation de nos écoles	45
4. Faut-il se servir d'un manuel	47
CONCLUSION	53
THÈSES	55
OUVRAGES CONSULTÉS	57

